

LUCIENNE VINCENT

...D'ALGÉRIE

Préface de Youssef NACIB



PUBLISUD

... D'ALGERIE

PAYS BIEN-AIMÉ

O rivage connu ! Du bout de l'univers,
Je reviendrai vers toi, pour boire à ta lumière,
Et retrouver la vie en sa beauté première,
Au tracé d'un chemin dont le feuillage est vert !

On ne parlera plus de la neige d'hiver,
Et, je reconnâtrai, sous la rose trémière,
Au seuil inoublié de ma chère chaumière,
Un visage, un sourire, un cœur intact ouvert !

Au clocher de l'église, un angélus fidèle
Alors, éveillera cette amie hirondelle
A qui j'avais donné, de mes chants, les meilleurs !

Entends, c'est bien pour moi, que son aile froufroute !
Et mes pas sont guidés, par des anges veilleurs,
Pour t'atteindre, ô pays ! rêve au bout de la route !

AU PAYS DE LUMIERE

Tout l'espace est lumière, et, dans chaque jardin,
La plus petite feuille, en miroir, étincelle !
Au ciel et sur la mer, l'astre, de nacre, ocelle
Un infini de bleu dont tremble le matin !

Au-dessus de la baie, au tout dernier gradin,
D'un haut balcon désert, part un rêve en nacelle ;
Il dérive sans bruit, humble et douce parcelle,
En ce vaste univers, tout de lisse satin !

Devant un pan de mur, de blancheur aveuglante,
Eclate la splendeur d'une rose sanglante,
A travers les massifs d'ombre claire et d'or pur !

Toute l'éternité, dans le présent, balance !
Et le cœur, agrandi d'une ivresse d'azur,
Conondu dans l'instant, vers le large s'élançe !

ALGER, LA NUIT

La mer a pris déjà les tons de l'améthyste
Et le soleil se baigne en un embrasement !
Dans l'air plus doux, plus frais, résonne longuement,
Le cri, plaintif appel, d'un oiseau qui s'attriste !

Un phare, de ses jets, signale quelque piste !
Une étoile d'argent s'allume au firmament !
Des frissons bleus du soir, est venu le moment
Mais l'ombre est incertaine, un peu de jour persiste !

Autour du large port, la ville en escaliers,
Se pare maintenant de lumineux colliers !
Sur le miroir de l'eau, les bateaux en silence,

Avant de renouer leurs périple marins,
Couvrent de mille feux, le flot qui les balance,
Étincelants joyaux, sortis de leurs écrins !

LE BASSIN DE L'AMIRAUTE
DANS LE PORT D'ALGER

Dans le vieux port d'Alger, ceint d'une collerette,
Ancienne galerie aux arceaux réguliers,
S'alignent des bateaux, minuscules voiliers,
Colorés, frémissants, car la course s'apprête !

Un promeneur dolent, sur la rampe, s'arrête :
Il regarde au-delà des quais si familiers !
Son âme, au loin, s'échappe, en rêves singuliers
Tandis que la flottille hésite encor, discrète !

Amoureuse, la vague a capté les couleurs :
Les barques à l'amarre, éblouissantes fleurs,
Composent des jardins de mouvantes images !

Un frêle esquif oscille, avec son chargement
D'espoirs et de pensers, de délirants ramages,
Irisant l'avenir, sur l'aile du moment !

LES FRAIS MATINS

La ville, de l'été, chante les frais matins !
De bleu, de blanc, de vert, richement pavoisée,
Dans un nimbe léger de lumière irisée,
Elle encadre le port de ses palais hautains !

Les jardins somptueux s'ouvrent sur les lointains !
Parmi les frondaisons que mouille la rosée,
Du peuple des oiseaux, la chorale grisée
Exalte le bonheur sur des rais argentins !

La baie, à l'horizon, dessine un arc immense !
A l'appel ébloui d'un beau jour qui commence,
Ont répondu souvent de jeunes vacanciers !

Vers les logis connus d'une chère colline,
Arrive un boulevard, entre des parcs princiers,
Suspendus au-dessus de la mer cristalline !

BELLE MAISON

Il n'est belle maison que dans la blanche Alger :
Chaque terrasse en toit, le vent du large, effleure,
Après avoir cueilli sur les ailes de l'heure,
Une fraîcheur alerte aux cimes d'un verger !

Là, s'arrête le bruit, tout message étranger :
Dans la cour enfermée, une fontaine pleure,
Et la vasque retient le reflet clair, un leurre,
Un palais renversé qui tremble en trait léger !

La galerie, autour, avec sa colonnade,
Invite sans péril, à faire promenade :
En secret, maint rideau, happe un parfum de fleurs !

Sous le pied nu s'émeut la mosaïque lisse
Où se mêlent, vibrants, des bouquets de couleurs !
Et, de rêve, est chargé le silence complice !

LES CHERS PREMIERS BONHEURS

Sur le coteau connu que l'azur environne,
Et que baigne le soir, du parfum des jasmins,
Glissent d'agiles pas, dans la paix des chemins
Qui cernent l'univers d'une claire couronne !

A l'horizon, le ciel, de feux vermeils, fleuronne !
Avant la fin du jour, gamines et gamins,
Pour de limpides jeux, se tiennent par les mains
Et la joie innocente, en rires fous, claironne !

Et se cueille l'instant, perle d'éternité,
Sans croire que pourra se terminer l'été !
La mer, au loin, retient, tout le bleu de la vie !

Une lumière brille au front des promeneurs !
Voici les cœurs élus, sur la pente gravie,
Encor tout enivrés des chers premiers bonheurs !

UNE FAVEUR PREMIERE

Pour toujours vibrera l'âme de la cité,
Sous l'ombre des palmiers dont se borde la place,
Entre des bâtiments que le feuillage enlace,
Et dans la haute église où l'ange a médité !

Un rêve s'élargit dans la tranquillité
Du long jour sans entrave où le jeu se prélassé,
Et de la nuit de lune aux fins reflets de glace
Allumés sur la palme au murmure effrité !

L'aile du souvenir bat sous la voûte heureuse
Où danse, des amis, la ronde chaleureuse,
Où s'élance une course aux splendides partants !

Tout neuf était le rire éclatant de lumière :
Il ne fleurira plus d'aussi légers printemps,
Mais le cœur est marqué d'une faveur première !

LE SOUVENIR

S'éloignent les chemins bordés de frais taillis
Qui s'emmêlent si bien de ronce et d'aubépine,
En formant une haie hostile à la râpine,
Et dérobent les toits qu'abritent les fouillis !

Se perdent les sentiers pleins de gais gazouillis,
Tandis qu'un rêve bleu, tranquillement clopine
Et, qu'à tout soliloque, un chaud soleil opine,
En filtrant son averse aux mailles des treillis !

Ne s'effaceront point les pas dans les allées !
Toujours resplendiront les vives envolées,
Autour du grand portail ouvert au souvenir !

En des cœurs battant neuf, explose l'allégresse !
Et, des premiers bonheurs, que rien ne peut ternir
Renaissent les moments de la plus pure ivresse !

A LA SOURCE DES YEUX

La nuit d'été frémit de ses ailes de lune,
Autour des hauts palmiers, sur le sable argenté,
Sur les lisses murs blancs recouverts de clarté,
Sur le bras de satin d'une fillette brune !

Il flotte, au bord du ciel, un chaud parfum de prune,
Et, d'un soyeux tissu, légèrement bleuté,
Mystérieusement, se revêt la cité
Qui glisse sur le flanc d'une impalpable dune !

Assis, deux beaux enfants laissent passer le temps,
Découvrant le bonheur de partager l'instant,
D'échanger des secrets fusant de leurs doux voiles.

Absorbés par leur rêve, unis, seuls sous les cieux,
Dans un jaillissement de vivantes étoiles,
Ils aspirent leur âme à la source des yeux !

L'ÉGLISE DU MONT CARMEL, A EL-BIAR

L'église, sur un tertre ourlé de pins géants,
Domine le village, au bout de l'avenue.
Dans son vaste vaisseau, la foule est retenue
Sur les flots d'un chant plein, célestes océans !

Le dôme du clocher, par des arceaux béants,
Montre l'énorme cloche à l'ample voix connue !
Plus bas, dans un cadran, sur la façade nue,
L'horloge égrène l'heure et brave les néants !

Des enfants de l'école, elle aime être entourée !
Pour eux, l'angélus tinte, à la tour ajourée,
Le soir et le matin, puis juste avant midi !

Dame du Mont Carmel ! Vierge ! Au bout de la marche,
Est ton bleu sanctuaire ! Et, du porche arrondi,
Jusqu'à l'autel, au fond, la nef étend son arche !

NOTRE DAME D'AFRIQUE

Lorsque la basilique ébranle, en son clocher,
Toutes les voix de bronze absorbant le silence,
Il semble qu'un vaisseau, vers le large, s'élançe,
Et que vole, en éclats, le mystique rocher !

Sur trois côtés, la mer accueille ce lacher
De cloches bousculant leur grave turbulence.
Au bord des flots émus, la ville se balance
Et, de ses gradins, voit, le soleil se coucher !

Des enfants, des parents, cortèges, doux fantômes,
Ont gravi les lacets qui mènent vers les dômes,
Et, dans le sanctuaire, ont chanté tous les chœurs !

Notre Dame d'Afrique, aux grâces infinies,
Montre un visage noir et joint des doigts vainqueurs !
Elle exauce les vœux des races réunies !

LES ETES DE BONHEUR

Les étés de bonheur embaument le jasmin !
Dès que descend la nuit, transparente, légère,
Entre mille, un parfum, s'exalte, s'exagère,
Au-dessus du grand parc où se perd le chemin !

D'un pétale envolé, d'un signe de la main,
S'émeut l'ombre propice, aimable messagère,
Et le rêve qui naît, d'une aile passagère,
Enveloppe l'instant, pur de tout lendemain !

Sur le jardin qui dort, la lune, à flots, ruisselle,
Illuminant le mur qu'un frêle arbuste ocelle,
Au long de fins rameaux, de capiteuses fleurs !

Quand, d'un calice blanc, se soulève la pale,
Un philtre se distille et libère les pleurs
Qu'un cœur ému confie aux étoiles d'opale !

UN PARFUM D'ORANGER

Un parfum d'oranger voyage dans le soir :
Une brise le cueille à l'abri du pétale,
Alors que s'ouvre au fond de la corolle étale,
Un fervent alambic, invisible encensoir !

Sur le banc de la cour, deux enfants vont s'asseoir :
Il flotte sur le mur, une clarté d'opale ;
Haut, dans le ciel uni, le jour tourne sa pale
Et le soleil, au loin, meurt dans un ostensor !

Il naît, de chaque fleur, un tout puissant message !
A la lèvre se forme une parole sage !
Et les mains, se cherchant, s'étreignent pour longtemps !

La plaine, à l'infini, page lisse d'un livre,
Offre un ample chemin ! Blanche, la nuit s'étend !
Suave, une senteur, à l'entour, se délivre !

MILIANA

Miliana perche haut, repaire de montagne,
Asile de guerriers, que l'ombre du Zacchar,
Amicale, géante, abrite du hasard,
Et dont, jadis, un chef se fit une compagne !

La neige des sommets, l'hiver venu, la gagne,
Et l'isole encor plus, derrière son rempart !
La cité forteresse, ainsi, reste à l'écart
Du chemin qui serpente à travers la campagne !

Les vaporeux vergers, quand jaillit le printemps
Parfument tout le val, de blancheur, le vêtant !
La ville, alors, sourit dans sa neuve ceinture !

Aux cerises de Mai, le bal tourne gaîment !
Le bel été déploie un manteau de verdure !
Enfin, l'automne éclate et c'est l'embrasement !

LA VALLEE DU CHELIF

Longue, large, si vaste ! avance la vallée,
Par où passent le fleuve, et la route, et le train !
Pareil à l'Océan, le blé mûrit son grain,
Habillant d'or flambant, la fastueuse allée !

Elle déploie, au loin, l'ampleur de sa coulée !
Entre mer et désert, de hauts reliefs d'airain
Dessinent le boîtier d'un gigantesque écrin
D'où l'eau s'échappe enfin par une fente ourlée !

Par le chemin de fer, traversant des cités,
Dont l'opulence dort au soleil des étés,
S'éternise un voyage aux torpeurs obsédantes !

A l'heure de l'école, Octobre, plus léger,
Perd son riche manteau de moissons abondantes
Et se laisse envahir d'un parfum d'oranger !

LES MAURESQUES PALAIS

Les mauresques palais, dans l'ombre des jardins,
Derrière les murs blancs, fenêtres grillagées,
Referment jour et nuit, les portes ouvragées,
Gage d'intimité, loin des bruits citadins !

La paix se vêt de grâce : au marbre des gradins,
Dans les tapis moelleux de laines mélangées,
Dans les dessins du stuc et les niches chargées
De cuivres rutilants, lampes des Aladins !

Le silence animé de fines silhouettes,
Aux voiles ondoyants, couleurs en pirouettes,
Est vibrant d'un message aux propos susurrés !

Dans les bassins, l'eau rêve, aux pas des promenades,
En reflétant le ciel et les bouquets serrés
De l'oranger fleuri près des rouges grenades !

VILLAS MAURESQUES

Il est des lieux de rêve où l'âme se repose,
Où la terre et le ciel, unis dans les jardins,
Dans la douceur des nuits, dans l'éclat des matins,
Exaltent les parfums du jasmin, de la rose !

A l'abri des murs blancs, le hasard, plus rien, n'ose !
Au bord du belvédère, au-dessus des gradins,
Que baigne la clarté des horizons lointains,
Dans son immense parc, la demeure est enclose !

Empli d'éternité, le jour câlin s'endort,
Sur la faïence lisse et la vaisselle d'or !
Seul, un oiseau s'ébat sur la branche d'un arbre !

Et s'il suspend parfois, sa roulade, un instant,
C'est pour entendre l'eau dans la vasque de marbre !
A ce havre de paix, s'est arrêté le temps !

FEMME VOILEE

La ruelle se tait dans le jour somnolent !
Sur le mur vide, glisse, une ombre de mouette :
Un délicat fantôme, alors, se silhouette,
En son haïk discret d'un immaculé blanc !

La jeune femme va, bel oiseau s'envolant,
Dont l'aile se rabat dans une pirouette !
Arrivée au bain maure, au chant de l'alouette,
Elle en sort à midi, sous le soleil brûlant !

Dans l'étuve publique, une onde parfumée
A caressé sa chair, de vapeur, embrumée,
Fêtant, tout le matin, son corps d'ambre poli !

Le linge, le savon, tiennent dans une toile
Aux quatre coins liés par un ruban pâli !
Une senteur de musc environne le voile !

LE THE

Dans les verres étroits, ta main verse le thé
Qui mêle, à son arôme, un frais parfum de menthe !
Accroche ton beau rêve à la vapeur calmante !
Ici, le vol du temps, pour toi, s'est arrêté !

Le silence retient l'après-midi d'été,
Dans la pénombre douce, aux cœurs légers, clémente !
A l'abri des volets, que la lèvre ne mente
Et que naisse le don, par le ciel, apprêté !

Des stores de bois clair, vibre la blonde lyre
Où dansent les points d'or, éclos dans un délire
Entre les propos francs, des grands rires joyeux !

De ce trésor épars, garde ton âme éprise,
Et, fixe à tout jamais, sur un tissu soyeux,
Les visages présents qu'un jour fidèle irise !

LE THE DES QUATRE FILLES

Des filles du logis, le joyeux babil chante !
Ecoute Fatima, la sage grande sœur,
Et Khéra la vaillante au regard de douceur !
La vive Farida, fut-elle, un jour méchante ?

Hourilla, la timide, est jolie, attachante,
Avec ce rêve écrit sur son front de penseur !
Nu, passe le bras brun, qui, d'un geste encenseur,
Avance la théière, arrondie, alléchante !

Le thé coule, odorant, dans la flûte en cristal !
Un reflet d'or parcourt le plateau de métal !
Et le rire se meut dans une vapeur frêle !

A l'abri des volets, la valse des couleurs
Tourne dans l'ombre douce aux tons de tourterelle
Où les robes de fête ont des envols de fleurs !

LE KAOUADJI

A la mode mauresque, est bu le bon café,
Véritable élixir, générateur de rêve,
Et qu'il faut savoir prendre, à l'heure de la trêve,
En ce calme salon, dans un cadre étoffé !

Flottant dans sa culotte, et, d'un bonnet, coiffé,
Omar, le kaouadji, de sa démarche brève,
Evolue, et le sol, sous son pas, devient grève,
Alors qu'il sert à point le liquide chauffé !

Les buveurs sont assis, pensifs, l'âme dolente :
Ils mènent, sans rancœur, un jeu de marche lente !
Un mot rauque, parfois, rompt le silence ailé !

Tout reste près de terre et demeure immobile !
Et, seul, le serveur doit, toujours preste et zélé,
Prodiguer son breuvage, en chorégraphe habile !

DANS LES MAISONS LE CAFE MAURE

A ce point du trottoir, ton pas s'est arrêté :
Des buveurs sont assis, mais glisse-toi, pénètre
En t'inclinant un peu, dans l'ancre sans fenêtre
Où, près du sol battu, stagne un jour sans clarté !

Les hommes, dans ce lieu, l'hiver comme l'été,
Sont groupés pour jouir d'un ancestral bien-être :
Ils déplacent les dés, tout en laissant renaître,
Un même rêve éclos dans un verre de thé !

Le phonographe tourne et son chant nostalgique
Agit sur les esprits, tel un philtre magique !
Accepte perte ou grain, sans nul ressentiment !

Les placides joueurs, autour des tables basses,
Ont, dans leurs grands burnous, englouti le moment !
L'arôme du café flotte au-dessus des tasses !

DANS LES FRAICHES MAISONS

Le soleil, à l'eau claire, est, chaque jour, uni,
Pour chanter la beauté, la propreté plaisante !
Au cœur de la maison, la torpeur bienfaisante
Est de fraîcheur, de paix, de silence infini !

Que s'arrête, un instant, le pied las et bruni !
Que soit franchi le seuil de faïence luisante,
Et que reste, dehors, la lumière cuisante !
Aux lames des volets, l'air qui brûle, est banni !

Que frémissse la lèvre, à la boisson limpide
Apportée aussitôt par une main rapide,
A plein bord, emplissant, les verres transparents !

Le regard s'ahibtrue à la douce pénombre
Où le plateau de cuivre offre des feux errants
Tout autour des fruits mûrs disposés en grand nombre !

LE MARABOUT

Uniformément blanc, le cube, sous son dôme,
En plein ciel, est dressé, loin de toute maison,
Pour rappeler d'un signe et sans vaine raison,
Que là, vécut un Saint dont reste le fantôme !

Et, quittant leurs gourbis, roseaux couverts de chaume,
A l'aube d'un beau jour, quand sourit la saison,
Par les chemins, s'en vont, vers le lieu d'oraison,
Des femmes, dont le cœur recherche un divin baume !

Heureux, tout seul, là-haut, favorable aux aveux,
Le marabout reçoit les plus intimes vœux :
Prie et ne parle plus, ô belle, sous la toile !

A celui, dont ici, l'âme ne peut ternir,
Et qui revient, le soir, à l'heure de l'étoile,
Avec ferveur, demande un Fils de l'Avenir !

LE SOUVENIR EXACT

Je retrouve, en mon âme, ô pays bien-aimé,
Le souvenir exact de tes souverains charmes !
Et si, d'un dur exil, s'écoulaient tant de larmes,
Elles n'effacent point ton rivage animé !

De tes jardins fleuris, mon cœur est embaumé !
Dans la maison natale, à l'abri des vacarmes,
Epargné par la peur et le fracas des armes,
Un bonheur innocent, flotte encor, enfermé !

Près de l'eau du bassin, que la fleur de grenade
Attende mon retour ! Et que ma promenade
Epouse un pas connu sur de calmes chemins !

Que reste, pour toujours, intacte la demeure,
Avec son front paré, des roses, des jasmins,
Dont je fais une gerbe, afin qu'elle ne meure !

LES PEUPLES AMIS

Les feux se sont éteints sur la colline aimée :
Par les chemins connus, s'est égaré le pas ;
Dans les calmes jardins, ne refleurira pas
La rose de l'amour qui se fane, pâmée !

Pourquoi n'entendre plus la Parole semée
Sonnant un angélus à l'heure du repas ?
De tes fleurs, ô pays ! sanglote le trépas !
La vague, sur ton bord, n'est pas encor calmée !

Le vent s'est acharné, lourd de malentendus !
Qu'après l'orage fou, les bonheurs soient rendus
Aux cœurs doux que nourrit l'immortelle espérance !

Avec les jeux d'antan, les grands rires permis,
Que reviennent les jours d'innocente ignorance
Aux rives sans péchés de deux peuples amis !

LE BATEAU DES EXILES

D'entre les bras du port, un navire s'élançe :
Emporté par la vague, il a, sans bruit, frémi !
C'est un bel oiseau blanc quittant le sol ami
Pour subir, des flots bleus, la folle turbulence !

Il offre à l'inconnu sa superbe insolence
Et refuse l'adieu du rivage endormi
Qui s'efface déjà, dans un lointain blêmi,
Dans l'affre du néant, l'angoisse du silence !

Il s'en va, le bateau, tant chargé de rancœurs !
Il contient, dans ses flancs, la tristesse des cœurs
Condamnés à l'exil, heures infortunées !

Au-delà de la mer, un doux pays sourit,
Qui s'ouvre aux arrivants pour d'autres destinées,
Sur des chemins nouveaux dont l'espoir se nourrit !

LE SITE ORIGINEL

Au-dessus de la mer, d'El-Biar vers Alger,
Les lieux dits, les hameaux, nichés dans la verdure,
Affleurent çà et là, nés de la roche dure,
En murs blancs que le ciel ombre de bleu léger !

Le navire qui part oublie un passager !
Loin des buissons flétris, des climats de froidure,
Au soleil encor neuf où le chant d'amour dure,
O fidèles amis ! laissez-le voyager !

Là, c'est le Val Fleuri qui se déploie à l'aise,
En sortant du village assis sur sa falaise !
Et voici Frais-Vallon, là-haut, Fort l'Empereur !

Le chemin haletant, d'un bout de côte rêche,
Aboutit, sur la droite, oh ! sans la moindre erreur !
Au site originel nommé Fontaine-Fraîche !

ASPIRATION

Mon âme écartelée a laissé des lambeaux
Suspendus aux buissons des forêts printanières !
Et le vent les déchire en mouvantes lanières,
En ranimant les feux de fidèles flambeaux !

Point ne s'effaceront les sites les plus beaux
Que protègent les plis des ferventes bannières !
Au pays bien-aimé, les routes sans ornières,
Atteignent l'horizon qu'épargnent les corbeaux !

Là-bas, plaines et monts, hameaux, villages, villes,
Ont gardé le chant pur, exempt de mots serviles,
Avec l'écho des voix, des bonheurs espérés !

O Seigneur ! oubliez le mensonge et l'offense !
Après le terme atteint, pour les cœurs altérés,
Que s'ouvrent les chemins d'une éternelle enfance !

II

LE PAYS NATAL

LE VISAGE DE MON PAYS

De brillantes maisons dans un vert paysage,
Au milieu des grands parcs, de blancs palais hautains,
Qui regardent la mer aux horizons lointains,
Tel est, de mon pays, l'inoublié visage !

Et l'hospitalité, dont il aime l'usage,
Assemble les amis, les soirs et les matins,
Loin des bruits de la ville et des vents incertains,
Dans la cour où l'eau chante un bienveillant présage !

Autour de la fontaine, erre encore l'enfant :
Le fidèle miroir a gardé, triomphant,
Le dessin de son front qu'une aile pure effleure !

Enveloppant le seuil, les rameaux du jasmin,
S'inclinent pour capter l'éternité de l'heure,
Et, d'un parfum de rêve, embaument le chemin !

UN PARFUM D'INFINI

Le village perché sur la verte colline,
A des palais de rêve et de blanches maisons,
Qui boivent, tout le jour, le bleu des horizons,
Et qui voguent, la nuit, vers la lune opaline !

Au-dessus des chemins, le feuillage s'incline !
Il est une demeure, au sein des frondaisons,
Qui retient le bonheur des rieuses saisons
Et qu'un jasmin revêt de fine mousseline !

Exaltant leur pouvoir, le soir et le matin,
Tout autour d'un seuil clair où chante un doux destin,
Les capiteuses fleurs versent leur griserie !

Ici, palpite, encor, l'âme d'un temps béni !
O mystère des lieux ! Vibrante causerie,
Exhalant, vers le ciel, un parfum d'infini !

LE PAYS RETROUVE

Cher pays retrouvé ! Ton sol, reconnu, vibre,
Ebranlé, tout entier, par un fidèle pas,
Qui cherche, redécouvre, et ne s'égaré pas !
O terre ! en moi, s'émeut, la plus profonde fibre !

Un vaste amphithéâtre, enclôt de frais jardins
Où murmurent, toujours, les fontaines câlines,
Et, pour atteindre, enfin, mes heureuses collines,
A la hâte, je pars, à l'assaut des gradins !

Je bénis la cité, qui m'accueille, qui m'aime,
Et me donne, à pleins yeux, le bonheur d'autrefois !
Du seuil béni, j'entends la rassurante voix :
Un cœur d'enfant renaît, qui me rend à moi-même !

A présent, l'air natal, enivre le chemin !
Frapperai-je à ta porte, ô maison maternelle ?
Un vol d'étoiles-fleurs, quand frémit la tonnelle,
Environne mes doigts qui cueillent du jasmin !

LE PARCOURS DU PELERIN

Au-dessus de la mer, que vogue la nacelle !
Et qu'un vent favorable, un souffle d'infini,
La conduisent, légère, au rivage béni,
Dans un pétilllement de clarté qui ruisselle !

Apparaît l'ample ville, étagée en gradins,
Tout autour de la baie, au long des avenues,
D'où s'élèvent, plus haut que les terrasses nues,
De rêveurs minarets, fascinants citadins !

Le ciel emplit le cirque, et, caresse, en bordure,
Exposés, côte à côte, aux feux des horizons,
Des villages-cités, de sylvestres maisons,
Palpitantes blancheurs dont s'émeut la verdure !

Une demeure brille, au creux de son écrin !
Vers le fidèle seuil, que le vaisseau s'avance,
Et que s'ouvre, à nouveau, le temple de l'enfance !
Arrête, ici, ta course, ô tendre pèlerin !

L'INOUBLIABLE INSTANT

Le soleil de l'été, dans les jardins, pétille,
Et, d'un poudroiemnt d'or, asperge le chemin :
Revoici la demeure où le grisant jasmin
Enveloppe le seuil d'une blanche mantille !

Etoiles, fleurs d'opale, abritez mon émoi !
Que le parfum connu, le miraculeux philtre,
Avec tout son pouvoir, en mon âme, s'infilte,
Afin que, du passé, le bonheur chante en moi !

Ma main touche le mur qui ceint la cour ombreuse :
Il est resté le même, et révèle, en détail,
Les lettres que cisèle, au-dessus du portail,
Le nom, qui veut durer, d'une famille heureuse !

Oh ! béni soit le lieu, qui, plus fort que le temps,
Garde le souvenir d'une enfance fleurie,
Et ranime, fidèle, une image chérie,
Qui comble de ferveur, l'inoubliable instant !

LE PARADIS PERDU

Le pas du souvenir éveille le chemin
Dont le parcours fidèle, au flanc de la colline,
A gardé les secrets, dans son ombre opaline,
Autour des mêmes seuils que fleurit le jasmin !

Voici la cité claire, avec ses avenues,
Sa place et ses palmiers, ses vastes boulevards,
Ses murs blancs couronnés de martinets bavards,
Qui clament la nouvelle aux fenêtres connues !

A l'enfant de retour, que se tendent les mains !
Que jaillissent les voix, des portes large-ouvertes !
Un rire de soleil, entre les branches vertes,
Annonce, du ciel bleu, de nombreux lendemains !

La rue offre, plus haut, le jardin du grand-père,
Avec son portail clair, en bas de l'escalier !
Le nom se lit encor, en creux, sur le pilier :
Des jeux les plus pimpants, c'est ici le repaire !

Oh ! béni soit le ciel, pour l'appel entendu !
Le pays généreux reçoit l'enfant prodigue :
Il lui redonne un toit, ses trésors, lui prodigue !
Il est donc retrouvé, le paradis perdu !

LE SEUIL DE LA MAISON RETROUVÉE

Le seuil de la maison, sous le jasmin fleuri,
M'arrête, me retient ! Dans la cour, je pénètre !
Un visage surpris paraît à la fenêtre :
Inconnus sont les traits mais la lèvre a souri !

La mère vivait là ! Hélas ! sa voix s'est tue !
Son âme seule, reste, en ce lieu familial
Qui se redonne, intact, m'accueille, hospitalier,
Qui gardait mon enfance et me la restitue !

O vous, qui simplement, vaquez à vos travaux,
Sous ce toit plein de grâce, entre ces murs fidèles,
Où s'éveillent, pour moi, de grands battements d'ailes,
Entendez mon appel, hôtes des temps nouveaux !

Il me faut retrouver la première fontaine,
Où chantait le bonheur sous un ciel amical !
Elle a, me dites-vous, le flot, toujours égal,
Qui, pour vous et pour moi, porte une paix certaine !

Amis, qui me parlez le langage du cœur,
Interrompez ici, le cours de mon errance !
Aujourd'hui, se distille, un parfum d'espérance,
Et j'en bois, près de vous, l'enivrante liqueur !

A Jacqueline et Youssef

LE RIVAGE AMI

Sur le rivage ami, que le flot bleu caresse,
Après la longue absence, est reconnu mon pas !
Dans mon fidèle cœur, ne s'effacera pas,
De l'accueil fraternel, la fervente allégresse !

Heureux, chantent les jours, que rien ne vient ternir !
Des arbres et des fleurs, du sable des allées,
Monte l'appel ému des âmes en allées,
Mais le présent, vainqueur, au passé, va s'unir !

O pays ! ta beauté me retient, me fascine,
Et je veux m'établir, en ces lieux préférés,
Pour voir enfin fleurir les bonheurs espérés,
Pour mieux me reconnaître et reprendre racine !

Habitants d'une terre aux chaleureux accents,
Hôtes chers, vous parlez un merveilleux langage !
Aujourd'hui, je reçois, de vous, le meilleur gage,
Et, toujours, vous suivront, mes vœux reconnaissants !

L'ÂME DES TEMPS HEUREUX

Voici, pour mon bonheur, la demeure première,
Un logis simple et bon, source de l'univers,
Qui capte, au long du jour, de grands flots de lumière,
Et dont le seuil connu, reste, à mon cœur, ouvert !

Au-dessus d'une cour, à l'enceinte fleurie,
Intactes, sous le ciel, les tuiles du toit chaud,
Recouvrent de fraîcheur, l'étroite galerie,
Accrochée en dehors des murs crépis de chaux !

Visages apparus ! Rires devant la porte !
Entre amis, partageant le labeur journalier,
S'échangent des saluts, d'une manière accorte,
Et fusent les propos d'un rite familial !

La maison garde encor toute sa complaisance !
Oh ! doux nid maternel, où le monde réduit,
Tient en si peu de place, autour d'une présence,
Exerce ton pouvoir, sur mon être séduit !

Rien ne pourra flétrir, ô ma mère chérie,
Ni ton visage aimant, ni tes doigts généreux !
Je te retrouverai dans l'unique patrie,
Où chante, pour toujours, l'âme des temps heureux !

XU LA PLACE DU VILLAGE
(El-Biar)

Sur la verte colline, un blanc village rit,
Mirant, de tous ses murs, l'or d'un ciel de clémence !
Entre les gros palmiers, stagne une place immense,
Où l'ombre, de fraîcheur, jamais, ne se tarit !

La perspective livre, au fond, l'hôtel de ville,
Un lumineux vaisseau, qui présente, en largeur,
Sa galerie ouverte et son perron songeur
Où le jour, sur le marbre, au gré de l'heure, file !

Au bout du boulevard, il s'offre, plein les yeux !
Mais voici, de profil, l'élégante mosquée,
Avec ses fenestrons, sa grande porte arquée,
Et son fin minaret qui jaillit vers les cieux !

En face, école et poste immobiles caïques,
Exposent leurs fleurons, sertis dans les jardins,
Où brille la grenade aux tons incarnadins,
Parmi les floraisons de vives mosaïques !

Au-delà, sagement, s'alignent les maisons,
Bordant, sur des trottoirs, la principale rue,
Que dominant, de haut, dans la lumière crue,
Les terrasses, happant, le bleu des horizons !

Paisibles, tout autour, de rêveuses demeures,
Eparses dans les pins, savent bien se cacher,
Le long des chemins clairs que bénit le clocher !
O cher pays natal, que jamais, tu ne meures !

LE FIDELE PAYS

Le fidèle pays se souvient du bonheur :
Un écho familial, sur la route, s'éveille !
Une porte, en grand, s'ouvre, accueillante, ô merveille !
Un appel éperdu monte vers le Seigneur !

Que reviennent les jours de joyeuse allégresse,
Imprégnés de soleil et de parfums de fleurs !
De la brise d'antan, sur mon visage en pleurs,
Me parvient, maintenant, la subtile caresse !

O logis maternel ! Inoubliable abri !
Le jasmin, sur le seuil, étend sa mousseline :
Un doux effluve croît, né de l'ombre opaline
Où renaissent les traits d'un visage chéri !

Par les chemins rêveurs, se complaît mon errance :
O vous, mes chers amis, qu'êtes-vous devenus ?
En quel paradis neuf, êtes vous retenus ?
Le ciel répondra-t-il à ma tendre espérance ?

En ces lieux inchangés, plane le souvenir :
Nouvelles sont les voix dont le chœur restitué,
A mon cœur attentif, la chanson qui s'est tue,
Mais qui reprend, plus belle, et qui sait réunir !

L'ENFANT DE L'ÂGE HEUREUX

Je voulais retrouver l'enfant de l'âge heureux,
Dont les pas scintillants sur les rives aimées,
Eclairèrent, de loin, les plaines embrumées,
Au long des tristes jours d'un exil douloureux !

Or toi, mon cher pays ! me voyant sans escorte,
Avec mon cœur à nu, mon incroyable espoir,
Tu perçus mon désir, mon besoin de te voir,
Et tu m'ouvris en grand, ta fastueuse porte !

Intacts, sont les jardins pleins de fleurs et d'oiseaux !
Voici, redessinés, de fidèles visages !
Encore plus vibrants sont les clairs paysages !
Aux fontaines, frémit le murmure des eaux !

Les sites reconnus, merveille ! sont les mêmes !
O terre du bonheur, sois bénie, à jamais !
Autant, peut-être plus, que jadis je t'aimais,
En ces lieux, je vois bien, que toi, toujours tu m'aimes !

A moi, le sol natal, se donne, chaleureux !
Vers moi, monte l'appel des routes parcourues !
Je cherchais une image, au coin des bois, des rues !
J'ai retrouvé... je suis l'enfant de l'âge heureux !

LE PETIT DEJEUNER

Le ciel pâlit à peine, au bord de l'horizon,
Le souffle du sommeil berce encor la maison,
Mais l'admirable hôtesse, avant tous, est levée,
Lorsqu'au bout de la nuit, son arche est arrivée !
Pour que soit respecté le repos des amis,
Pour garder, plus longtemps, les enfants endormis,
En silence, elle va, dans sa robe flottante,
Effleurant les objets de sa main palpitante !
Elle est ici, puis là, met en place, régit :
Sans un bruit, sans un mot, s'anime le logis !
Lorsque l'aube bleuit à la porte-fenêtre,
Et que le jour, plus clair, dans la salle, pénètre,
Apparaît, sur la table, un bouquet de fleurs vives,
Et le couvert, qui brille, invite les convives,
A prendre, sans tarder, le repas du matin,
Réconfortant, joyeux, véritable festin
De beurre et de pain frais, de fruits en confiture,
Et, pour accompagner la faste nourriture,
Est servi le café, dont l'arôme exaltant
Comble, de douce paix, le merveilleux instant !

LA BONNE HOTESSE

L'hôtesse, en sa demeure, évolue en silence :
Elle effleure le sol, de sa robe à longs plis,
Corolle palpitante, aux reflets d'ors pâlis,
Lorsqu'au petit matin, cesse la somnolence !

Elle offre ce qu'il faut, toujours au bon moment !
Dans le calme salon, que baigne le bien-être,
A travers le rideau, très tôt, le jour pénètre,
Et la maison s'éveille, alentour, humblement !

La fraîcheur de la nuit, fond, dans la cour dallée,
Aux tout premiers rayons du soleil amical,
Et, dans l'arôme chaud, qui promet un régal,
D'un bon café fumant, sur la nappe étalée !

Le repas matinal, à l'abri du jasmin,
Dont s'étend, jusqu'au seuil, la légère charmille,
Offrande à la journée, assemble la famille,
Avant de laisser prendre, à chacun, son chemin !

Que, de ces doux instants, dure la bienfaisance,
En attendant la paix de l'étoile du soir,
Quand tous sont de retour et reviennent s'asseoir,
Dans l'ombre parfumée où brille une présence !

*A Noelle et Guy, à Marie-Françoise et Jean
A Zohra, Khadidja, Tarik et Boubeker*

MATIN D'ETE
(Chez Rabia)

Quand les rideaux légers, de la porte-fenêtre
Ouvrte sur la cour, blanchissent doucement,
Filtrant l'aube venue, un frais parfum pénètre,
Et le salon, qui dort, subit l'envoûtement !

Divans et canapés, dans la clarté qui gagne,
Etirent, près des murs, de grands rêves flottants !
Dans les coins de la salle, un peu d'ombre, encor, stagne,
Et, par frêles soupirs, s'éveillent les instants !

Du jardin clos, s'élève, une senteur sapide,
Exaltant, du jasmin, les effluves troublants !
Le jour met sur les fronts, sa caresse limpide,
Et disperse, dans l'air, tous les songes tremblants !

Un rayon de soleil effleure la tonnelle,
Et les étoiles-fleurs encensent le matin !
Le chant de la maison, pour la ronde journalle,
Unit de claires voix, sous le ciel de satin !

Pour le premier repas, s'assemblent les convives,
Et le cercle formé, que charme le moment,
Se resserre, amical, corolle aux couleurs vives,
Autour de la galette et du café fumant !

Prix André Mallein, à l'Académie des Poètes Classiques en 1981.

CONTRASTE

Le soleil de midi chauffe à blanc, l'avenue :
Impitoyable, il perce, à longs traits fulgurants,
Les grands arbres figés, lumineux, transparents !
Prends garde, ô voyageur, qui marches tête nue !

Les passants, nombreux, vont, t'effleurant du regard,
Sans ralentir le pas, sur le trottoir livide :
Une angoisse, à la longue, étreint ton cœur avide,
Et le sol te fascine, éblouissant, hagar !

Mais voici que, pour toi, s'ouvre un domaine agreste !
Ecarte le rideau du feuillage tremblant !
Que te berce de paix, le silence troublant !
L'oasis de l'été, t'accueille, te dit « reste » !

Au jardin qui descend, par paliers successifs,
Le chemin se promène et capte le message
Exhalé par les fleurs qu'il caresse au passage,
En flânant, tout le long des généreux massifs !

L'eau coule quelque part ! Sa présence est certaine :
Autour d'elle, babille, un groupe de gamins !
Pour saisir le jet clair, que s'assemblent les mains !
Dans la coupe, se mire, un dieu de la fontaine !

OMBRE ET LUMIERE

Interminablement, le boulevard s'étire :
Il descend, tourne, vire, et toi, le front brûlant,
Sous le ciel de l'été, devenu presque blanc,
Tu vas, sur le trottoir, qui t'aimante et t'aspire !

Insensible est la foule aux vifs accoutrements,
Mais la chaussée emporte un flot de véhicules,
Entre lesquels, tu cours, tu peines, tu circules,
Egarant ton trajet, tout à fait, par moments !

Le long du mur aveugle, enveloppé de lierre,
Un bord d'ombre légère, incite à ralentir :
Ce courant de fraîcheur, que tu viens de sentir,
Sort du portail, gardé, par deux piliers de pierre !

Un jardin s'ouvre là, cascade par paliers,
Abrège le parcours, dans une boucle immense,
Et t'offre, tout à coup, par divine clémence,
Un asile de paix, des bancs hospitaliers !

Suis les sentiers feuillus, qui t'attendaient, fidèles !
A la fontaine, bois, près d'un enfant rêveur,
L'eau qui n'a, que pour toi, cette unique saveur,
Et te rend ton amour, dans un battement d'ailes !

LA VRAIE ALGER

La ville est là, qui capte un grand rêve extatique !
A durs traits, le soleil, découpe les murs blancs !
Le ciel orne d'azur les rebords aveuglants !
Sur les jardins, se pose, un silence mystique !

Ailleurs, se sont perdus, les bruits de la cité :
L'âme d'or du pays, vogue de par l'espace !
Au-dessus des logis, subtil, un souffle passe :
A l'ère du bruit vain, succède un calme été !

Midi suspend ses feux d'une ardeur implacable !
Au long des boulevards, les volets sont fermés !
L'air se fige, alourdi, sur les arbres pâmés,
Sur les balcons déserts, que la chaleur accable !

Epuré, sublimé, par un noble sommeil,
Le tranquille Maghreb jouit de sa vacance :
Eblouissante, alors, devient son éloquence,
Au fil des jours de paix que baigne un flot vermeil !

Le soir, la vie explose et la fête commence !
Aux fraîcheurs de la nuit, s'ouvre chaque maison
Qui s'adonne aux plaisirs de la belle saison !
Des colliers lumineux parent la baie immense !

TOUT LE CIEL EST OFFERT...

Le soleil, au zénith, aveugle la cité
Qu'un invisible dard, tout puissant, paralyse !
Et le grand boulevard, à ses feux, s'opalise,
Exsangue, tout à coup, sous le poids de l'été !

Le dernier car, bondé, passe, fantômatique !
Au bord du trottoir vide, il te laisse, pantois !
Que vas-tu devenir, ô voyageur, sans toit,
Dans la ville que fige un blanc rêve extatique !

Il faut faire une pause ! Ami, ne pleure pas !
Voici que s'ouvre un parc, au sein de la fournaise :
Accepte cet asile, et respire à ton aise,
A l'abri des arceaux, sous lesquels, meurt ton pas !

La fontaine est au bout de cette allée ombreuse
Où l'eau vive a capté l'âme de l'univers !
Les grands yeux d'un enfant mirent ta lèvre heureuse,
Et, dans ce beau regard, tout le ciel est offert !

Au Parc de Galland à Alger. (Eté 1980.)

DE TON PAS PLUS HARDI...

Le pays brille, intact, intégral authentique,
Avec ses villes d'or aux alignements blancs,
Avec son soleil vif aux longs éclats cinglants,
Sur la chaux, sur le stuc et sur le marbre antique !

A ton clair souvenir, il est bien identique !
O tendre pèlerin, de tes regards tremblants,
Tu caresses le parc aux secrets si troublants,
Que t'offre, en ton village, un lumineux portique !

Au bout de la ruelle, a vibré le jasmin :
Vers les étoiles-fleurs, se tend, déjà, ta main ;
L'émoi de ton retour passe de feuille en feuille !

Enfant, goûte, sans bruit, la paix de ce midi !
Le logis reconnu, d'un sourire, t'accueille :
Ose franchir le seuil, de ton pas plus hardi !

(1980) Au Parc de Galland à Alger (Ete 1980)

LES ENFANTS DE LA VILLE

Ils sont nombreux, joyeux, pleins de grâce et de vie !
Ils animent la rue ; ils peuplent les jardins !
Ils sont présents, partout, ces chers petits gredins,
Turbulents et rieurs, lurons dignes d'envie !

Au cours de la journée, en leur âme ravie,
S'exerce le pouvoir des charmes citadins :
Les enfants de la ville, émouvants baladins,
Décrivent les motifs d'une danse suivie !

Autour d'une fontaine, ils s'assemblent parfois,
Pour entendre, de l'eau, la murmurante voix,
Pour boire l'or du ciel, au sein de l'onde fraîche !

Au pauvre voyageur, qui n'en peut plus d'errer,
Qui s'arrête, près d'eux, lassé, la gorge sèche,
Ils offrent le seul bien, qui peut désaltérer !

III

LE PAYS DE LUMIERE

VERS LA KABYLIE

Le chemin monte, monte, en surplombant la mer !
D'un peu plus haut, chaque tournant, livre le large :
Un peu plus, chaque fois, se rétrécit la marge !
Au sommet, l'air épand, l'odeur du buis amer !

En plein ciel, le sentier, sur la ligne des crêtes,
Absorbe l'étendue, entre deux horizons :
La côte, vers le Nord ! Vers le Sud, les toisons
Des buissons épineux qui longent les arêtes !

Au-dessus de l'eau bleue, en lacets ondoyants,
La route va sauvage ! Elle court, solitaire,
Affronte les rocs bruns, les éboulis de terre,
En regardant, très loin, vers les champs verdoyants !

Une gorge l'étrangle, un défilé la presse :
Elle respire un peu, se repose en marchant,
Se pare d'or liquide, aux rayons du couchant,
Puis le soir lui octroie une mauve caresse !

Elle capte, en forêt, des reflets de vitrail :
Elle joue à travers le chêne-liège et l'yeuse,
Emerge du couvert, dévale, merveilleuse,
Entre d'épais-cactus aux fruits rose-coral !

Elle sait que l'attend, plus bas, dans la vallée,
Une ville, où déjà, brillent les feux de nuit,
Où, fidèle, une lampe, à l'heure dite, luit,
Sous le toit rassurant, juste au bout de l'allée !

LE DJURJURA

Le massif est peuplé jusque sur les hauteurs :
Les villages perchés sur les mamelons chauves,
Abritent, sous leurs toits, de fiers agriculteurs
Qui tracent leurs sillons le long des versants fauves !

Ah ! comment donc se rendre à ce joli hameau
Qui coiffe le piton d'une rougeur lustrée ?
Un berger qui s'avance, agite son rameau
Près de ses lents moutons, traversant la contrée !

Pour atteindre, là-haut, les petites maisons,
Serpente le sentier, qui se hâte ou qui flâne,
Au gré du jour, de l'heure, au rythme des saisons,
Sous le pied nu de l'homme ou le sabot de l'âne !

Il s'accroche à la terre, il s'élève, tout droit,
Bordé par d'épineux figuiers de Barbarie,
Qui le barrent du vent, le protègent du froid,
Et l'ornent des couleurs d'une gerbe fleurie !

Autour des puits féconds, se serrent les vergers
Que l'été finissant comble de fruits, d'abeilles !
Un capiteux parfum, par effluves légers,
Vogue dans l'air du soir, au-dessus des corbeilles !

Octobre vêt les monts de la splendeur du ciel :
La prune et l'abricot voisinent sous la feuille ;
Eclatante, la figue, enfle ses grains de miel,
Et file un suc doré qu'un oiseau preste cueille !

Un goût de baix, suave, erre dans le chemin !
Par-dessus le muret, blond de lumière ardente,
Un rire, parfois brille, et se tend une main
Pour offrir, en présent, la cueillette abondante !

DANS LES AIRS

De l'énorme massif, les monts tout à fait chauves,
Exposant, sous le ciel, leur noble nudité !
Dômes et terrasses, de leurs épaules laives,
Enfilent l'homme, seul, ivre d'air libre !

La terre étendue glisse, effrayante, éperdue !
La terre se soulève, absorbe la chaleur !
Un cri sans écho, court sur l'immense étendue,
Et l'espace étalé, chavire sans contour !

La voie épousa un creux de ce relief banal,
Et voit d'un coin vert, s'enfoncer, s'élargir !
Quelques palmiers épars dansent une arabesque !
L'air des profondeurs, l'onde second surgit !

Le serpent d'eau circule, et, par plaques, scintille !
Heureux, l'oiseau, enfle ses frondaisons !
Le soleil, qui d'or clair, sur les palmes, pétille,
Allume, par-dessous, le gâtéux lian !

Les dattes, Dégel-Nour, ornent la voûte verte,
En régimes serrés, lustres volumineux,
D'une vivante église à la nef large ouverte,
Ou viennent abriter les chemins lumineux !

La brèche palmarie adrite un sous-bois dense :
Entre les troncs rugueux, se serrent les vergers !
La figue et la grenade, à la chair qui dans,
Rasèrent leurs contours et leurs parfums légers !

DANS LES AURES

De l'énorme massif, les monts tout à fait chauves,
Exposent, sous le ciel, leur noble nudité !
Dômes et mamelons, de leurs épaules fauves,
Etreignent l'homme, seul, ivre d'aridité !

La route étroite glisse, effarante, éperdue !
La terre se soulève, absorbe la chaleur !
Un cri, sans écho, court, sur l'immense étendue,
Et l'espace évidé, chavire sans couleur !

La voie épouse un creux de ce relief dantesque,
Et voici qu'un coin vert, s'enfonce, s'élargit :
Quelques palmiers épars dansent une arabesque !
Issu des profondeurs, l'oued fécond surgit !

Le serpent d'eau circule, et, par plaques, scintille !
Heureuse, l'oasis, enfle ses frondaisons !
Le soleil, qui, d'or clair, sur les palmes, pétille,
Allume, par-dessous, de généreux tisons !

Les dattes, Deglet-Nour, ornent la voûte verte,
En régimes serrés, lustres volumineux,
D'une vivante église à la nef large ouverte,
Où viennent aboutir les chemins lumineux !

La haute palmeraie abrite un sous-bois dense :
Entre les troncs rugueux, se serrent les vergers !
La figue et la grenade, à la clarté qui danse,
Exaltent leurs couleurs et leurs parfums légers !

LES HOMMES DU DESERT

Les hommes du désert, dans leurs longs voiles bleus,
Sillonnent, tout le jour, les vastes étendues.
Par de vagues chemins, par des pistes perdues,
Ils parcourent sans peur, les horizons sableux !

Sous eux, les chameaux clairs, se font de grandes ailes,
Avec l'ample tissu que le vent gonfle et tend !
D'un pas noblement souple, ils vont, voguant, flottant :
Leur course, quelquefois, débusque des gazelles !

Etonnants touaregs ! Élégants, sculpturaux,
Dominant le commun, de leur haute stature,
Ils mènent, d'un bras fort, leur superbe monture
Emue aux sons connus des ordres gutturaux !

Les voyageurs du Nord, arrêtés à l'auberge,
En voient parfois surgir, arrivant du lointain !
Ce n'est d'abord qu'un trait, flou, mobile, incertain,
Puis l'aspect se précise, au-dessus de la berge !

Un pli du sol les cache, et puis, les livre, entiers !
Le visage couvert d'un linge bleu-marine,
Ils boivent le thé chaud dans une humble verrine,
Et regagnent, hâtifs, d'invisibles sentiers !

Où vont ces hommes bruns, dont la vie est mystère ?
Ont-ils un secret but ignoré des humains ?
Tiennent-ils, pour le ciel, un trésor, dans leurs mains,
Eux, qui, face à l'immense, ont choisi de se taire ?

Ailleurs est leur demeure ! Ils ont, au fond des yeux,
Le reflet du royaume, ancestral, séculaire !
Et lorsqu'ils gagneront la tente circulaire,
Un rêve y fleurira, belle étoile des cieus !

LES HOMMES DU DÉSERT

Les hommes du désert, dans leurs longues voiles bleues,
Silhouettent tout le jour, les vastes étendues.
Par de vagues chemins, par des pistes perdues,
Ils parcourent sans peur, les horizons vastes !

Sous eux, les chemins clairs se font de grandes ailes,
Avec l'ample tissu que le vent gonfle et tend !
Et pas noblement seuls, ils vont, voyant, flottant ;
Leur cortège, quelquefois, découvre des grottes !

Et comme toujours ! Bientôt, s'achèvent,
Pendant le jour, de leur haute stature,
Ils marchent, d'un pas fort, leur regard de nuage,
Et sur eux, sans cesse, des nuages s'abaissent !

Les voyageurs du Nord, arrivés à l'aube,
En voient parfois surgir, au vent du lointain !
Ce n'est d'abord qu'un trait, leur mobile, incertain,
Puis l'aspect se précise, au-dessus de la plaine !

Un pli du sol les cache, et puis, les lève, entiers !
Le visage couvert d'un large bleu-verdâtre,
Ils boivent le chaud dans une humble verrine,
Et regardent, là-haut, d'innombrables sentiers !

Où vont ces hommes beaux, dont le vis est mystère ?
Où ils un secret but ignorent des humains ?
Tremblant-ils, pour le ciel, au-dessus, dans leurs mains,
Eux, qui face à l'infini, ont choisi de se tenir ?

LA PETITE GAZELLE

La petite gazelle, infime créature,
Entre les bras musclés de l'orgueilleux targui,
Ouvre de grands yeux neufs sur le monde alanguï
Du désert où la vie est toute une aventure !

Où donc fut capturé le petit être doux,
Qui, déjà, dresse haut, sa tête fière et fine ?
Adoptant, sans savoir, une pose divine,
Il expose, au soleil, son pelage d'or roux !

L'animal, dont commence, à peine, l'existence,
Avec étonnement, regarde autour de lui !
Sa triste mère a dû, lorsque le jour a lui,
Se le laisser voler, dans une angoisse intense !

Un appel sans espoir, s'est perdu dans les airs !
Le nouveau-né surpris que l'homme fort amène,
De tout son corps, frémit, sous la caresse humaine,
Et quête un souffle chaud des espaces déserts !

Il pose, avec effroi, ses sabots minuscules,
Au bord des fortes mains qui le tiennent serré !
De rayons chaleureux, le voici tout paré :
Les acheteurs séduits sortent leurs réticules !

Enfin l'emporte un maître, enthousiaste, charmé !
Pour le bébé gazelle, oh ! tout mon cœur l'espère,
Il sera le pasteur, le compagnon, le père,
Et connaîtra, c'est sûr, le bonheur d'être aimé !

LE TARGUI ET LA GAZELLE

Le car qui se brimbale, à travers le désert,
Ralentit puis s'arrête, en pleine solitude,
Et les hommes, sortant de leur hébétitude,
Imaginent, peureux, quelque rayon lazer !

Ils scrutent, du regard, l'horizon qui poudroie :
Ils découvrent le trait, révélant un abri,
Une tente nomade où vient de naître un cri :
L'appel rauque est perçu, sans même qu'on y croie !

Un point, qui se déplace et prend forme en chemin,
Deviend un targui bleu qui court à perdre haleine :
Il prononce des mots, les répète à voix pleine,
En atteignant l'auto qu'il touche de la main !

Le visage voilé mais les yeux pleins d'étoiles,
Il se dresse, orgueilleux, sous les feux de midi,
Puis montre aux voyageurs, dans un geste hardi,
Le trésor qu'il cachait dans l'ombre de ses voiles !

Il tient à bout de bras, le plus tendre animal,
Un nouveau-né de l'heure, une frêle gazelle !
Il la propose, insiste, use de tout son zèle :
Il sera le gagnant, d'un troc, pour lui, normal !

Pour un peu de monnaie, il cède sa merveille,
A l'un des gars joyeux que charment la beauté,
La grâce délicate et le calme indompté,
Du petit être seul, qui, sans crainte, s'éveille !

Ainsi, le sable fait, parfois, de clairs présents :
Le car glisse, alanguï, sur la piste légère,
Au rythme lent du cœur de l'humble passagère,
Elue, au gré de tous, reine en sabots luisants !

IN SAHIAH, VILLE DU DESERT

In Sahiah ! In Sahiah ! Ville au milieu du sable,
Belote en plein désert, éblouissante fleur,
De ton charme impérial, de ton ciel étoilé,
Chante le souvenir, intact, impérissable !

Unique, te voilà, sur l'horizon tracé,
Dans une immense enceinte, arche quadrangulaire,
Immobilité vaisselle chargée d'ambres solaires,
Entre des murs crepis de ciment rose corail !

L'étendue, alentour, a des blonds de grève !
Un flot de poudre d'or caresse la cité !
La paix descend des cieux, dans la félicité !
Doux sont les toits que percet un silence de rêve !

Aux quatre cardinaux, les rampants sont ouverts
Sur d'amples boulevards, par des arches géantes,
Et, devant l'édifice, les portes sont béantes,
Aux deux bouts d'un tunnel de grands lambris verts !

Au-delà, se poursuit la voûte vaporisée,
Abritant le chemin jusqu'aux dunes de feu,
Où l'ombre et le soleil, d'un continu jeu,
Parent, le long du jour, la palmeraie heureuse !

A l'abri des palmiers, flotte une fraîcheur d'eau ;
Le sentier blanc présente un lin blanc d'herbe,
Et même jusqu'au puits qui jaillit, d'un superbe !
O voyageur, ici, repose ton fardeau !

IN SALAH, VILLE DU DESERT

In Salah ! In Salah ! Ville, au milieu du sable,
Eclore en plein désert, éblouissante fleur,
De ton charme imprévu, de ton ciel enjôleur,
Chante le souvenir, intact, impérissable !

Unique, te voilà, sur l'horizon nacré,
Dans une immense enceinte, arche quadrangulaire,
Immobile vaisseau chargé d'ambre solaire,
Entre des murs crépis de ciment rose ocré !

L'étendue, alentour, a des blondeurs de grève !
Un flot de poudre d'or caresse la cité !
La paix descend des cieux, dans la félicité !
Doux sont les toits que berce un silence de rêve !

Aux quatre cardinaux, les remparts sont ouverts
Sur d'amples boulevards, par des arches géantes,
Et, livrant l'infini, les portes sont béantes,
Aux deux bouts d'un tunnel de grands tamaris verts !

Au-delà, se poursuit la voûte vaporeuse,
Abritant le chemin jusqu'aux dunes de feu,
Où l'ombre et le soleil, d'un continuel jeu,
Parent, le long du jour, la palmeraie heureuse !

A l'abri des palmiers, flotte une fraîcheur d'eau :
Le sentier blanc présente un fin liseré d'herbe
Et mène jusqu'au puits qui jaillit, dru, superbe !
O voyageur, ici, dépose ton fardeau !

SOIR DANS LE DESERT

Dans le désert, existe un domaine de paix
Dont se cueillent les fleurs, largement répandues,
Dans le silence clair des grandes étendues,
Où nul pas ne s'inscrit sur les sables épais !

Sur le parcours, se trouve, une ville au front sage,
A l'abri d'un rempart, au bord de l'oasis,
Où viennent se poser la cigogne et l'ibis,
Qui délivrent, du ciel, l'inaudible message !

Au bout du jour, se fait, la halte autour du puits :
Sur l'eau vive qui court, un rêve se pavane
Et berce le repos de l'humble caravane,
Arrivée en ces lieux, pour la pause de nuit !

Le sol, encor brûlant, se recouvre de toiles.
Alentour, les chameaux fléchissent les genoux.
Près du foyer pâli, se calment les remous,
Tandis que, par milliers, scintillent les étoiles !

Invisible est le dieu qui préside au sommeil !
Hors l'espace et le temps, se sublime la terre !
Après avoir pris part à l'infini mystère,
Ami, tu renaîtras, sous un rayon vermeil !

MATIN DANS LE DESERT

Dans l'air bleu du matin, le camp reprend la vie :
Sans hâte, sans tumulte, est trouvé le chemin
Qui cherche un autre but, un autre lendemain,
D'autres feux que promet la route poursuivie !

La palmeraie effrite un murmure de voix !
Le soleil, à travers les palmes emmêlées,
Verse un limpide miel sur les dattes perlées
Dont les régimes lourds décorent le pavois !

Sur la dune voisine, à nouveau, le vent glisse !
Il affine une arête, arondit un sommet :
L'imperceptible effort, que, sur onde, il émet,
Déplace, grain par grain, l'ample surface lisse !

Aux ultimes confins de l'univers connu,
Pour revêtir les cœurs, d'innocence première,
Est prodiguée, à flots, l'éclatante lumière,
Au-dessus d'une terre au contour libre et nu !

De cet espace vide, un chant de plénitude,
Exalte l'univers dans sa simple beauté !
Le moment suspendu retient l'éternité !
O splendide grandeur ! O calme solitude !

LE TREMBLEMENT DE TERRE A EL ESNAM

Lorsque le sol trembla dans la noble vallée,
Le pont, sur le Chélif, courageux, résista !
Mais, sur sa large base, El Esnam s'effrita,
Dans une ample clameur, vers l'espace, exhalée !

Qui donc peut oublier l'abominable nuit ?
Dans l'énorme fracas des hauts murs qui s'écroulent,
Au-dessous du ciel noir, de sourds grondements roulent !
De quel gouffre infernal, sort le démon qui nuit ?

Longtemps, longtemps, la terre, à grands cris, se convulse !
Un terrible chaos défigure le lieu !
Qu'intervienne, au plus tôt, la juste main de Dieu !
Que meure le Vilain ! Qu'un élan pur l'expulse !

Hélas ! l'être meurtri succombe à la douleur !
De chaque pierre, fuse, un appel de détresse !
Un peuple, dans la tombe, aux cieus troublés, s'adresse !
Une aube triste naît, sordide, sans couleur !

Accourez sauveteurs, vers la ville martyre !
Il faut redonner l'air à plus d'un survivant,
Diriger le transfuge, éperdu, dérivant !
Des hommes égarés, le cortège s'étire !

A l'œuvre, sans attendre ! Ensemble, tout le jour,
Il faut tuer la peur, soulager la souffrance,
Arrêter le lourd flot de la désespérance,
Et reconstruire, vite, une cité d'amour !

Contre l'horreur du mal, que les fois soient liguées !
Sous de plus fermes toits, se tariront les pleurs !
Des jardins engloutis, jailliront d'autres fleurs !
Un beau fruit mûrira, des forces conjuguées !

LE TREMBLEMENT DE TERRE A EL ESNAM

Lorsque le sol trembla dans la noble vallée,
Le pont sur le Chéif, courageux, résista !
Mais sur sa large base, El Esnam s'effrita,
Dans une ample clameur, vers l'espace, exhalé !

Qui donc peut oublier l'abominable nuit ?
Dans l'énorme fracas des hauts murs qui s'ébranlaient,
Au-dessous du ciel noir, de sourds grondements roulaient !
De quel gouffre infernal, sort le démon qui nuit ?

Longtemps, longtemps, la terre à grands cris, se convulsa !
Un terrible chaos défigura le lieu !
Qu'intervint au plus tôt, la juste main de Dieu !
Que meurt le Villain ! Qu'un élan pur l'expulsa !

Hélas ! l'être meurtri succomba à la douleur !
De chaque pierre, fusé, un appel de détresse !
Un peuple, dans la tombe, aux cœurs troublés, s'adressa !
Une aube triste naît, sordide, sans couleur !

Accourus sauveteurs, vers la ville martyre !
Il faut redonner l'air à plus d'un survivant,
Diriger le transuge, éperdu, dérivant !
Des hommes égarés, le cortège s'étire !

A l'œuvre sans attendre ! Ensemble, tout le jour,
Il faut tuer la peur, soulager la souffrance,
Arrêter le lourd flot de la désespérance,
Et reconstruire vite, une cité d'amour !

DE TENES A CHERCHELL

La route blonde suit la mer de bleu satin,
Contre les sombres bois, sur la côte sauvage,
Et le pas reconnaît le merveilleux rivage,
Où vogue un tendre espoir au parfum de matin !

Un oiseau blanc, parfois, s'envole vers le large :
Capte-t-il un appel, un message secret,
D'une âme que tourmente un lancinant regret ?
Le sol léger frémit, sur son étroite marge !

Ici, s'est arrêté le pendule du temps :
Pas un toit, pas un bruit, pas de présence humaine !
Un ange de lumière a gardé le domaine,
Et l'offre, tel qu'il fut, dans un passé tintant !

Le flot, timidement, baise la roche ocrée :
Entends-tu son propos, fidèle pèlerin ?
La cime des pins verts, vibre au souffle marin :
Leur image émeut l'eau, de paillettes, nacrée !

Un murmure troublant, se précise dans l'air :
Plus près, l'onde s'épand, vers une anse qui rêve !
Ami, de ce chant pur, au soleil de la grève,
A jamais, dans mon cœur, durera l'écho clair !

LE VENT DE SABLE A EL GOLEA

De l'horizon terni, le vent de sable accourt !
Sur l'immense univers, un souffle brûlant passe !
Un nuage d'or fauve enveloppe l'espace !
Au sein du lourd brouillard, meurt la clarté du jour !

De mille et mille dards, le sombre voile agresse !
Où donc est le chemin qui conduit à la paix ?
Le sol a disparu sous un linceul épais !
L'inconnu boit l'écho d'un appel de détresse !

En éventails, la terre est aspirée au ciel !
Que fais-tu, voyageur, perdu dans la tourmente ?
Au loin, la palmeraie offre une ombre dormante
Et tu rêves de thé, dans un rayon de miel !

Marche donc ! Marche encor, dans cet air de fournaise !
Affronte le jet dur des aiguilles de feu !
Sois fidèle à l'effort ! Espère ! Fais un vœu !
Voici que s'ouvre l'arche où t'ébattre à ton aise !

Au seuil de l'abri frais, ne reconnais-tu pas
L'arôme sans pareil du thé vert à la menthe ?
Oublie ici l'enfer de ta course démente,
Et tourne toi vers Dieu qui conduisit ton pas !

LE VENT DE SABLE AUTOUR DE L'ARCHE

Dans les eucalyptus, passe le vent de sable !
Il éveille les voix de tous les océans,
Dans le feuillage flou des beaux arbres géants !
Un peu partout, le vent, se gonfle, insaisissable !

Il est brûlant, le dieu, des abîmes déserts :
Il chevauche, insensé, des monstres invisibles !
Il lance des lassos, sur les troncs inflexibles !
Il pousse l'or en grains, le soulève en geyers !

La surface de l'eau, d'écume est recouverte :
Un oiseau se surprend à cueillir au bassin,
Le mobile reflet du merveilleux dessin
Que retient le miroir, dans sa profondeur verte !

Autour des murs dressés court le souffle brutal,
Mais, dans le jardin clos, la force de la terre,
Impose le pouvoir du tranquille mystère
Eclos dans l'élan dru du règne végétal !

La demeure se rit du terrible passage
Elle offre le refuge au sein de son vaisseau !
Le puits, de son eau fraîche, a rempli plus d'un seau !
Voyageur, fais ta halte ! Ecoute l'appel sage !

Ici, sache priser le goût de l'infini !
La palmeraie étroit la nef ardente et claire !
Que te garde, à l'abri, la voile tutélaire !
Que ce lieu, par le ciel, à jamais, soit béni !

L'ÉGLISE PERDUE
(Monastère du Père de Foucault)

L'oasis endormie étire son arc vert,
D'un bord à l'autre bord, de l'immensité vide !
Au-dessus du sol, court, un vent de sable, avide !
A l'abri des murs d'ocre, aucun seuil n'est ouvert !

La ville et ses hameaux gardent leur ombre fraîche !
Une piste ensablée, un sillage écrasé,
Livrent le grand désert, de soleil, embrasé,
Venant de toutes parts, dans une âpreté rêche !

Où vas-tu promeneur, dans cet univers nu ?
Derrière toi, s'efface une humble bergerie !
Es-tu victime, hélas ! d'une supercherie ?
Où est le monastère, autrefois, bien connu ?

Tes pauvres pas perdus, qu'aucun tracé ne guide,
Enfoncent dans le flot d'une palpable mer !
Déjà, ta lèvre sèche émet un souffle amer !
Sous ton front découvert, rôde un songe languide !

Autour de toi, s'étale, un grand cercle infernal !
Des courants aveuglants, sans cesse, tourbillonnent :
Avec les flèches d'or, tes espoirs papillonnent !
Au loin, ton regard guette, un quelconque signal !

Les deux tours, en plein air, doivent être un mirage :
A peine les voit-on dans le ciel sans couleur !
Mais l'horizon plombé précise leur pâleur :
Avance, pèlerin ! Retrouve ton courage !

Il est là, l'édifice ! Etrangement blémi,
Sans jardin, sans enclos, dépouillé, pathétique !
Un seul tronc de palmier, sans palme, squelettique,
Ose dresser son mât pour parler d'un ami !

Celui qui sut répondre à l'Appel du Silence,
Ici, repose en paix, sous le marbre muet !
Puisse, un jour, s'accomplir, son mystique souhait :
De fraternel amour, son cri, perçu, s'élançe !

O vaste solitude ! O dure extrémité !
Toi, triste voyageur, tu cherchais une source,
Un bocage fleuri que méritait ta course !
Hélas ! autour de toi, tout n'est qu'aridité !

La soif qui te tourmente est la pire souffrance !
Ah ! comment revenir vers des lieux plus humains !
Vers l'astre sans pitié, s'ouvrent tes pauvres mains !
Ton sort morne a sombré dans la désespérance !

Or, voici que surgit le gardien de ce lieu :
Vers son modeste abri, dirige ta défaite !
Assieds-toi ! Bois le thé qui met les cœurs en fête !
Inattendu, gratuit, jaillit le don de Dieu !

LE PREMIER DES TRESORS

La terre, au grand soleil, étire son dos blanc !
Les souffles continus du rude vent de sable,
Recouvrent l'univers d'un brouillard haïssable,
Effacent les tracés d'un parcours accablant !

Impitoyable est l'astre, au fond du ciel livide !
Il perce, de longs traits, le mobile rideau !
De quel côté viendra le rassurant radeau ?
Hélas ! quel désir vain ! L'horizon reste vide !

Aucun recours en vue ! Il faut marcher tout droit,
Suivre, au jugé, le bord, de ce qui fut la route,
Eviter de laisser s'introduire le doute,
En luttant, pied à pied, dans le sillage étroit !

Le pauvre espoir humain brûle dans l'air hostile !
Où est l'oasis d'ombre et ses palmes de paix ?
La solitude mord dans le silence épais !
Oh ! que triste est le pas de l'effort inutile !

A droite, à gauche, enfin, de hauts panaches verts
S'inclinent par-dessus les murs de briques roses !
O palmeraie ! éteins, tous les songes moroses !
Ici, fond le tourment : les cieux se sont ouverts !

Pourtant, l'ardente soif devient une torture :
Alentour, le sol sec continue à flamber !
La ville, encore loin, semble se dérober !
Mais là, tout près, le clos, présente une ouverture !

Ici, vivent Sassou, Léila, Sabrina,
Les trois gentilles sœurs qu'une fée a bercées,
Trois filles, par l'amour, tendrement enlacées,
Sous un toit, qu'un vrai charme, à l'origine, orna !

A Sassou, Léila, Sabrina

LA VILLA DE LA BAIE

Elle est vaste, elle est claire, elle est ouverte au ciel,
La demeure perchée au-dessus de la villa !
Elle est posée au bord d'un boulevard tranquille,
Entre des jardins clos, pleins de parfums de miel !

La toiture, en terrasse, absorbe tout l'espace !
Au pied des côtes verts, sous de beaux horizons,
La baie inscrit son arc, entre de blanches maisons,
Qui s'éloignent souvent, d'un avenir qui passe !

Entre ses deux nefs, le vieux portail de fer,
Lève les murs dont fait la même doré !
L'éclatante villa, solidement carrée,
Garde, tout grande, ses yeux pour contempler la mer !

D'un regard attentif, veille chaque fenêtre !
Aux quatre carreaux, les quatre plans dressés,
Capant le jour, filtré par les rideaux grisés,
Entre lesquels, toujours, le chaud soleil pénètre !

A la porte d'entrée, à ton appel distinct,
Répond un choeur vibrant de voix jeunes, riasses !
Images de beauté, trois princesses joyeuses,
Attendent le loisir pour l'accueillir, toujours prêt !

C'est le refuge aimé, le palais du sourire,
Où, par faveur, le temps, se fait doux et éternel,
Où chante le bonheur, ou vient, du lurrancement,
Le message que, seul, un ange peut écrire !

A Sassou, Lëïla, Sabrina

LA VILLA DE LA BAIE

Elle est vaste, elle est claire, elle est ouverte au ciel,
La demeure perchée au-dessus de la ville !
Elle est posée au bord d'un boulevard tranquille,
Entre des jardins clos, pleins de parfums de miel !

La toiture, en terrasse, absorbe tout l'espace !
Au pied des côteaux verts, sous de bleus horizons,
La baie inscrit son arc, ceint de blanches maisons,
Qui s'émeuvent souvent, d'un navire qui passe !

Entre ses deux piliers, le vieux portail de fer,
Livre les murs dont luit la pâtre dorée !
L'élégante villa, solidement carrée,
Ouvre, tout grands, ses yeux, pour contempler la mer !

D'un regard attentif, veille chaque fenêtre !
Aux quatre cardinaux, les quatre plans dressés,
Captent le jour, filtré, par les arbres pressés,
Entre lesquels, toujours, le chaud soleil pénètre !

A la porte d'entrée, à ton appel discret,
Répond un chœur vibrant, de voix jeunes, rieuses !
Images de beauté, trois princesses joyeuses,
Animent le logis, pour l'accueil, toujours prêt !

C'est le refuge aimé, le palais du sourire,
Où, par faveur, le temps, se fait doux et clément,
Où chante le bonheur, où vient, du firmament,
Le message que, seul, un ange peut écrire !

Inoubliable est l'heure, inscrite au bord du temps,
Dans l'air inaltéré de l'ample Kabylie !
A jamais survivra, dans l'espace tintant,
Le charme distillé par la dame jolie !

LA DAME JOLIE

Elle émergea, sans bruit, du sentier moussueux :
Elle fut là, dans la grande lumière,
Admirable déesse, au pas majestueux,
Le corps entier drapé d'une grâce première !

Avec ses bras levés au-dessus des cheveux,
Pour venir, sur la tête, un plat dans une toile,
Elle avançait, superbe, et présentait ses vœux ;
A son front nu, brillait une clarté d'étoile !

O femme, que dis-tu, toi qui connais ce sentier ?
Un fin sourire émeut ton visage d'albâtre !
Entre tes mains, paraît le concours de l'accueil ;
Autour de toi, s'épand, le chaud parfum de l'été !

Un écho musical éclaire le moment :
Tu murmures des mots, souhaits de bienvenue,
Langage que le cœur traduit facilement !
Pour ce bonjour joyeux, merci, belle inconnue !

Au maître de ce hôte, un lien de parenté
Unit les habitants du village tout proche,
Etos sur un chemin loquacement arpenté,
Où, du val au sommet, bondit de roche en roche !

Et toi, fille d'un peuple simple, hospitalier,
Tu parles le pays de ta beauté parfaite,
En offrant un passage, un repas familial,
Tout baigné du soleil de ta robe de fête !

LA DAME JOLIE

Elle émergea, sans bruit, du sentier montueux :
Elle fut là, d'un coup, dans la grande lumière,
Admirable déesse, au pas majestueux,
Le corps entier drapé d'une grâce première !

Avec ses bras levés au-dessus des cheveux,
Pour tenir, sur la tête, un plat, dans une toile,
Elle avançait, superbe, et présenta ses vœux :
A son front mat, brillait une clarté d'étoile !

O femme, que dis-tu, toi qui connais ce seuil ?
Un fin sourire émeut ton visage d'albâtre !
Entre tes mains, paraît le couscous de l'accueil :
Autour de toi, s'épand, le chaud parfum de l'âtre !

Un écho musical éclaire le moment :
Tu murmures des mots, souhaits de bienvenue,
Langage que le cœur traduit facilement !
Pour ce bonjour joyeux, merci, belle inconnue !

Au maître de ce hôte, un lien de parenté
Unit les habitants du village tout proche,
Eclos sur un chemin longuement arpenté,
Qui, du val au sommet, bondit de roche en roche !

Et toi, fille d'un peuple, aimable, hospitalier,
Tu pares le pays de ta beauté parfaite,
En offrant en partage, un repas familial,
Tout baigné du soleil de ta robe de fête !

LA MER DES OLIVIERS

La montagne s'étire, au bord du ciel mouvant !
Les chaînes en longs plis, veillent, majestueuses,
Irisant la lumière, en teintes somptueuses,
Au gré du jeu sans fin, du soleil dérivant !

Le chant de l'infini court sur les crêtes nues :
Le relief crénelé couronne l'horizon,
Mais les pentes, plus bas, sous une ample toison,
Dérobent les lacets de leurs routes menues !

L'air pur étreint les monts du massif merveilleux !
Sur les raides versants, dans le creux des vallées,
La forêt d'oliviers, par nappes étalées,
Roule son flot d'argent, qui palpite, soyeux !

Pour atteindre, de front, les villes haut-perchées,
Dans la sylvestre mer, dansent de gais chemins :
Le feuillage léger frôle des toits humains,
Penchés sur des jardins, près des sources cachées !

Au début de l'automne, amis, soyez nombreux,
Pour cueillir l'or en fruits, mûr dans l'oliveraie :
Que se tendent les bras, vers la fortune vraie,
Offerte aux gens d'ici, par des cieux chaleureux !

Le charme tout entier du beau pays kabyle,
Est ici défini : dans le mot généreux,
Dans le geste premier de l'accueil chaleureux,
Dans le goût pur de l'air, bu dans l'heure immobile !

O maison de montagne ! ô refuge des cœurs !
Tu domines, de haut, les rumeurs de la plaine !
En plein ciel, de tes murs, sur une douce haleine,
Eclôt l'or du silence, aux grisantes liqueurs !

LA MER DES OLIVIERS

La montagne s'étire au bord du ciel montant !
Les chaînes en longs plis veillent majestueuses,
Liant la lumière, en lignes somptueuses,
Au bord du jour sans fin, du soleil dormant !
Le chant de l'infini court sur les cimes nues :
Le relief crénelé couronne l'horizon,
Mais les pentes plus bas, sous une ample voûte,
Dérobent les facettes de leurs routes menues !
L'air pur étend les monts du massif merveilleux !
Sur les talles versants, dans la creux des vallées,
Les forêts d'oliviers, par nappes étalées,
Rouls son flot d'argent, qui palpite, soyeux !
Pour atteindre de front les villes haut perchées,
Dans la vivente mer, dansant de gais chemins :
Le feuillage léger frôle les airs humides,
Penché sur des jardins, près des sources cachées !
Au début de l'automne, aux soyeux nombreux,
Pour cueillir l'or en fruits, mûrs dans l'obscurité :
On se tendait les bras, vers la fortune vraie,
Offerte aux gens d'ici, par des cœurs chaleureux !

LA MAISON DE KABYLIE

La route, monte, monte, entre les pentes vertes !
Elle frôle, en passant, des fermes, des hameaux,
Parmi d'épais figuiers aux vigoureux rameaux :
La maison blanche attend, les fenêtres ouvertes !

Elle voit serpenter les tracés courageux,
Qui, d'un versant à l'autre, ont frayé leur passage !
Elle arbore un grand air, avec son fronton sage,
Et son large balcon, pour les ris et les jeux !

Le massif, devant elle, étend ses longues chaînes,
Enormes flots figés en de mauves lointains,
Que creusent, par endroits, des gouffres incertains,
Jusqu'aux tout proches bords, couverts de nobles chênes !

Autour de la demeure, ondulent des vergers,
Vers le val où se perd le fil d'une eau limpide !
A mi-côte, s'arrête une sente rapide !
Elle mène au village où vivent des bergers !

Quelques toits, près d'un puits, chantent l'heureuse vie !
C'est de là que survient, juste au bout du chemin,
Pour présenter l'amphore, un agile gamin,
Dont le sourire éclaire une mine ravie !

Le soleil au zénith, à l'heure du repas,
Rassemble les amis, sur l'immense terrasse,
Où, du matin léger, stagne la fraîche trace,
Où, le couscous offert ne se refuse pas !

A l'hôte de ces lieux, prince des plus charmants,
Qui, sur le seuil, t'invite, à son repas de fête,
Avec, des nobles gens, l'assurance parfaite,
Offre, du fond du cœur, l'or vrai de ces moments !

LA MAISON DE KABYLIE

La route monte, monte, entre les pentes vertes !
Elle frôle, en passant, des fermes, des hameaux,
Partout d'épais figuiers aux vigoureux rameaux :
La maison blanche attend, les fenêtres ouvertes !

Elle voit serpenter les traces courtoises,
Où, d'un versant à l'autre, ont tracé leur passage !
Elle s'élève un grand air, avec son fronton sage,
Et son large balcon, pour les ris et les jeux !

Le massif, devant elle, étend ses longues chaînes,
Enormes blocs liés en de mauvais joints,
Que creusent, par endroits, des goulottes incertaines,
Jusqu'aux tout proches bords, convicts de nobles chaînes !

Autour de la demeure, ondulent les vergers,
Vers le val où se perd le lil d'une eau limpide !
À mi-côte, s'arrête une sente rapide !
Elle mène au village où vivent des bergers !

Quelques toits, près d'un puits, échantillent l'heureuse vie !
C'est de là que survient, juste au bout du chemin,
Pour présenter l'ambroisie, un agne gamin,
Dont le sourire éclaire une table rasée !

Le soleil au déclin, à l'heure du repas,
Rassemble les amis, sur l'immense terrasse,
Où, du matin léger, stagne la fraîche trace,
Où, le concours offert, ne se refuse pas !

A SLIM, POUR L'ANNIVERSAIRE DE SON FILS

Un grand portail vert s'ouvre, entre de hauts palmiers !
Dans l'ombre, largement, se prélasse une allée :
Elle étreint, de ses bras, la pelouse étalée,
Qui s'anime, pour toi, d'un envol de ramiers !

La maison blanche est là, dans sa grâce légère,
Avec son péristyle et son princier perron !
Dans le parc où mûrit l'orange et le citron,
Murmure une fontaine, aimable messagère !

Au-dessus du seuil clair, s'incline le jasmin :
Voici que te retient la tonnelle fleurie !
Des odorantes fleurs, s'épand la griserie :
Le parfum reconnu reste au creux de ta main !

La demeure, aujourd'hui, s'affaire, se démène !
En cercle, sont placés, fauteuils et guéridons !
Des petits doigts experts allument des brandons
Pour que, le soir venu, se pare le domaine !

Enfants, petits et grands, gamines et gamins,
Du sceau de l'amitié, dans un élan sincère,
Embellissez, joyeux, ce jour d'anniversaire,
Entrez tous dans la ronde, en vous tenant les mains !

O vous, tendres parents ! Vous, la douce grand'mère,
Amis venus d'ailleurs, ou bien, proches voisins,
Pour le mouton rôti, le couscous aux raisins,
Attisez, d'un pur souffle, un feu, non éphémère !

LA MAISON DE SLIM

Blanche, au sein de la nuit, la maison vogue, sous la lune !
Au pied du perron clair, s'efface le chemin !
Le péristyle rêve, enlacé de jasmin,
Dont les étoiles-fleurs valsent, l'une après l'une !

Immobile est le parc, autour du seuil béant
Qu'éclairent, sur deux rangs, les lampes domestiques !
La façade légère a des clartés mystiques,
Au-dessus du jardin qu'absorbe le néant !

L'arbre aux grappes de musc encense le passage :
Oh ! pénètre, mon cœur, au domaine enchanté !
Que béni soit ce lieu, d'un mystère, hanté !
Qu'il retienne, à jamais, le merveilleux message !

O logis de rencontre, à l'accueil chaleureux,
De ces quelques instants d'irrésistible ivresse,
A l'abri des palmiers que berce une caresse,
Je fais un infini, sur un parcours heureux !

IV

LE PAYS DU JASMIN

VERS LE PAYS CHER

Le beau navire blanc, sans bruit, vite de port :
Il s'éloigne du quai, se détache de terre !
Avec lenteur, il va, désormais solitaire !
Il suit l'étroite passe et quitte enfin le port !

A lui la mer immense ! Il est libre, dès lors !
Il se livre aux flots bleus, d'un port, se détaché !
Il erre, dans la vague, un chemin de mystère,
Oublié du rivage au familier décor !

Il accroit son élan, de plus en plus, avide,
Au sein du monde, hors d'un vertice de ciel !
Un village d'argent le salue, orgueilleux !

Un jour, puis une nuit, l'eau le porte en silence !
Un matin lui, venant, sur l'océan merveilleux,
Quand, vers le Pays Cher, plein d'espoir, il s'élançait !

VERS LE PAYS CHER

Le beau navire blanc, sans bruit, vire de bord :
Il s'éloigne du quai, se détache de terre !
Avec lenteur, il va, désormais solitaire !
Il suit l'étroite passe et quitte enfin le port !

A lui la mer immense ! Il est libre, dès lors !
Il se livre aux flots bleus, d'air pur, se désaltère !
Il ouvre, dans la vague, un chemin de mystère,
Oublieux du rivage au familier décor !

Il accroît son élan, de plein espace, avide,
Au sein du monde, pris, d'un vertige de vide !
Un sillage d'argent le signale, orgueilleux !

Un jour, puis une nuit, l'eau le porte en silence !
Un matin luit, vermeil, sur l'oiseau merveilleux,
Quand, vers le Pays Cher, plein d'espoir, il s'élance !

OU SE DOIT JETER L'ANCRE

Le bateau prend le large, éclatant de blancheur !
Sur le bleu de la mer, il passe, énigmatique,
Emporté par le flux d'un silence extatique !
Un grand souffle abyssal le baigne de fraîcheur !

Le vaisseau perce l'eau de son front de chercheur !
De son bord, il domine un vide pathétique !
Est-il pris d'un vertige au pouvoir magnétique ?
A-t-il perçu l'appel de l'âme d'un pêcheur ?

Le rivage a sombré dans la brume lointaine !
O navire fantôme, où est ton capitaine ?
Au sein de l'univers, tremble un cœur éperdu !

Que cesse le tourment ! La route coutumière
Entraîne le navire et le voilà rendu
Où se doit jeter l'ancre, au pays de lumière !

L'OLIVIER DE TIMGAD

De l'antique cité, s'impose la splendeur,
Dans un jaillissement de colonnes brisées !
Jusqu'aux versants lointains des chaînes irisées,
S'étend le haut plateau, dans sa fauve blondeur !

L'amphithéâtre enferme en sa noble grandeur,
Une arène éclatante où sont encor posées,
Les ombres des lutteurs, richement pavoisées,
Au pied des lourds gradins vibrants de libre ardeur !

Thermes, temples, marchés, jalonnent les allées
Ouvrtes en plein ciel, superbement dallées,
Courant vers l'horizon, sous des portiques blancs !

Dans ce foisonnement de pierres pâtinées,
L'olivier de Timgad, dans ses rameaux tremblants,
Garde le souvenir d'anciennes destinées !

TIGZIRT SUR MER

La mer berce Tigzirt, qui se complaît en rêve,
A revivre un passé, chargé de gloire et d'or !
Ne reste, au bord de l'eau, qu'un sublime décor,
Que garde, avec amour, le sable de la grève !

A voix basse, le flot, s'adresse à la cité,
Pour dire qu'il l'admire et qu'elle est toujours belle !
Il lui promet des temps, d'une splendeur nouvelle,
Et prodigue l'encens de la félicité !

Près du rivage bleu, file une colonnade !
O pierres d'autrefois, qui chantez l'éternel,
Qui prenez à la terre, un charme originel,
Avez-vous donc une âme, errant en promenade ?

Il est de doux abris, pour un refuge sûr,
Sur le parvis d'un temple à l'envol extatique,
Ou sous les arcs légers de l'orgueilleux portique,
Découpant, dans le ciel, de grands festons d'azur !

La ville antique donne, à ses amis fidèles,
Aux oiseaux du grand large, accourus pour la voir,
Qui, d'un souffle de vie, aiment bien l'émouvoir,
Des perchoirs de plein air, des murs palpitants d'ailes !

DJEMILA, VILLE ANTIQUE

Djémila rêve, rose, au gré de sa mâtùre,
Aux premières lueurs de l'aube toute en fleurs,
A l'abri des sommets teints de mille couleurs,
Habillant ses trésors d'une chaste ceinture !

Djémila flambe d'or, au soleil de midi,
Qui, d'un trait dépouillé, dessine les portiques,
Hausse, au-dessus du sol, de clairs palais antiques,
Et pose, au front d'un temple, un long baiser hardi !

Djémila s'alanguit sous les ondes sableuses,
Assaillant la cité, par les quatre horizons
Qu'embrase le feu dur de leurs exhalaisons,
Tandis que le sol coule, en écharpes houleuses !

Djémila sourit, blonde, aux rayons du couchant,
Dans un cercle attentif de montagnes figées !
Des splendeurs de jadis, vers le ciel érigées,
Restent ces murs, ces arcs, que garde un vaste champ !

Djémila se sublime, à la clarté lunaire,
Animant la cité, de mouvantes pâleurs,
Au bord de chemins d'ombre, aux glissements frôleurs,
Qui livrent tout l'effroi d'un monde imaginaire !

Djémila pleure, seule, en son cirque lointain,
Qui, sans fin, la retient, fidèle, solitaire,
Inutilement belle, autour de son mystère,
En un site jaloux d'un fabuleux destin !

DANS LE DESERT

Lorsque le vent de sable obscurcit l'horizon,
D'un jaunâtre rideau qui descend de la nue,
Le voyageur que mord la mitraille menue,
Désespère et se perd, en pleine déraison !

L'espace est mouvement : plus de ciel ni de terre !
Irrespirable, dur et consumant les yeux,
L'air minéralisé par le crible des cieus,
Tourmente sans merci, le marcheur solitaire !

Au sein d'un univers, qui chancelle, sans bruit,
Sous le souffle inhumain qui, cruel, te fustige,
Avance, promeneur, redoute le vertige !
Oh ! crois que ton effort ne sera pas sans fruit !

Du soleil plus ardent, tombe un feu qui rougeoie :
Tu marches vers l'ouest ! Serait-ce un bon chemin ?
Cette ombre que garnit un ourlet de carmin,
N'est-ce pas le bon port où chantera ta joie ?

Un tangible abri dort, près du ciel plus épais !
Va toujours, compagnon ! ce n'est pas un mirage !
Une palme fait signe et redonne courage :
A quelques pas, surgit une oasis de paix !

Pour t'accueillir enfin, le refuge s'agite :
A toi, pauvre inconnu, sourit un seuil ouvert !
Tu savoures déjà, la tasse de thé vert !
Jamais tu n'as joui d'un plus merveilleux gîte !

CLOCHERS ET MINARETS

Clochers et minarets parent le même lieu !
Toutes les voix de bronze, avec les voix humaines,
Atteignent, chaque jour, les célestes domaines !
Une même prière invoque un même Dieu !

Clochers et minarets, sources jamais taries,
Eparpillent des sons qui voguent par les airs,
Ensemencant d'amour, les mers et les déserts.
Les fertiles jardins, les paisibles prairies !

Clochers et minarets jaillissent vers les cieus,
Ciselés par l'azur de la voûte infinie,
Où palpite, invisible, une arène bénie,
Livrée à l'hirondelle aux parcours gracieux !

Clochers et minarets rythment le chant de vie !
Le premier des appels fuse au soleil levant !
Le message du soir est encor plus fervent,
Lorsque cessent les pas sur la route suivie !

Clochers et minarets rêvent toute la nuit !
Hors des vaisseaux de l'ombre, au-dessus de la terre,
Intangibles, leurs mâts, sur un flot de mystère,
Ont d'étranges pâleurs, lorsque la lune luit !

Clochers et minarets me sont restés fidèles !
Ils gardent le trésor des bonheurs enfantins,
Dans la limpidité des lumineux matins
Qui s'animent pour moi, de grands battements d'ailes !

Du cœur effervescent, s'en vont les avenues,
Vers les ensembles neufs, vers les nouveaux quartiers,
Parant, de leurs fleurons, des domaines entiers,
Où courent des bambins, sur des pelouses nues !

Dans l'un de ces logis, tout de suite adopté,
Ont coulé, doucement, des heures merveilleuses !
Aux fenêtres, montaient, des voix claires, joyeuses,
Un chant pur, émouvant, que mon âme a capté !

Des restes de buissons, de roses, d'églantines,
Ornant les parcs foulés par des milliers de pas,
De leur nouvel aspect, ne se lamentent pas,
Puisqu'ils cadrent si bien, les rondes enfantines !

O chère Fatima, qu'il faisait bon chez vous,
Dans votre appartement, lumière atténuée !
Une jeunesse d'or m'y fut restituée,
Et, grâce à votre accueil, j'en garderai le goût !

A Fatima Serri

BLIDAH

Du creux du val aux monts, Blida, la belle ville,
Avec ses boulevards, ses grands trottoirs dallés,
Ses jardins verdoyants, de soleils, constellés,
Que soit fête ou labeur, garde une âme tranquille !

Une artère centrale, éployée en longueur,
Ouvre en deux, la cité, que garde la montagne,
Et mène à l'esplanade où l'ombre fraîche stagne,
Autour de troncs luisants d'arbres pleins de vigueur !

L'admirable tracé présente, en perspective,
Entre deux rangs fournis de feuillus orangers,
La nouvelle mosquée aux minarets légers,
D'où s'envole, cinq fois, la prière instructive !

Incessante, la foule, arpente l'ample cours :
La promenade va, noble, majestueuse,
Et, des riches maisons, la ligne fastueuse,
Absorbe, au long du ciel, tous les rayons du jour !

Ce fleuve principal est coupé d'une rue,
Aux bords garnis de bancs, de corbeilles de fleurs,
Au charroi chatoyant de multiples couleurs,
D'un vibrant flot de cars, constamment parcourue !

Le carrefour palpite, immense, populeux !
Le centre urbain ceinture une ancienne mosquée,
Qui, sous ses dômes ronds, considère, offusquée,
Battant son perron blanc, le vaste flux, houleux !

LA CEINTURE VERTE

Tu viens de traverser de hauts plateaux arides,
Où l'épineuse flore agite ses plumeaux,
Que broutent, résignés, sans selles et sans brides,
Ainsi que sans gardiens, des ânes, des chameaux !

Il t'a fallu percer la longue chaîne mauve,
Accepter de te perdre, entre les lourds massifs,
Longer, sans une halte, un paysage chauve,
Où le vent se déchaîne en souffles excessifs !

Le grand désert t'accueille, ô route longue et nue,
Entre deux bourrelets de pins drus et brillants,
Et te fait parvenir, en splendide avenue,
A la proche oasis aux palmiers scintillants !

De tout jeunes soldats, de leur force, prodigues,
Ont planté dans le sable, ô travail harassant !
Ils ont bravé la soif, pour élever ces digues,
Opposant au grain meuble, un barrage puissant !

Gloire à vous, jeunes gens ! Gloire à votre courage !
A vous, bien grand merci, pour l'effort surhumain
Fourni, sans maugréer, pour le plus bel ouvrage
Auquel l'homme ait jamais prêté sa noble main !

Le désert entouré de sa ceinture verte,
Offre à tous ceux que grise un goût de l'infini,
Au sein de son espace, une demeure ouverte,
Un abri naturel que le ciel a béni !

La sableuse étendue est enfin découverte,
Au revers des massifs que dore le couchant !
Là-bas, dans les palmiers, s'élève un joyeux chant,
Pour offrir à la route, une demeure verte !

LA CEINTURE VERTE

Tu viens de traverser de hautes plaines arides,
Où l'épineuse flore agit ses anneaux,
Où broutent désignées sans ailes et sans brides,
Ainsi que sans gardiens, des hordes des chameliers !

Il t'a fallu porter la longue chaîne noire,
Accrocher de sa perle, entre les lourds massifs,
Longer, sans une halte, un paysage chaouy,
Où le vent se déchaine en souffles excessifs !

Le grand derviche l'accommode à tonne lours et nus,
Faire deux bourelots de pite drus et ballants,
Et se fait parer, en splendide avenue,
A la proche oasis aux palmiers séduisants !

De tout jeunes soldats, de tout forces prodiges,
Où planté dans le sable, à travers le harnais !
Ils ont bravé la soif, pour éléver ces dignes,
Opposant au grain maigre, un partage puissant !

Glorie à vous, jeunes gens ! Gloire à votre courage !
A vous, bien grand merci, pour l'effort surhumain
Fourni sans murmure, pour le plus bel ouvrage,
Aujourd'hui l'homme ait jamais pu en noble terrain !

Le derviche espère de sa ceinture verte,
Où il a tout ceux que gris un goût de l'effort,
Au sein de son espace, une demeure ouverte,
Un arri naturel que le ciel a béni !

DE LA MER AU DESERT

Après les clos fleuris de la zone côtière,
Après la Mitidja, ses milliers d'orangers,
Les côteaux du Sahel, leurs vignes, leurs vergers,
La route, aux premiers monts, se montre plus altièrè !

Une chaîne, de bleu, barre tout l'horizon !
Derrière, bien au loin, la mer s'est effacée !
L'autocar entreprend sa première percée,
Alerte, droit au Sud, avec sa cargaison !

Sur les pentes, s'étale, un réseau de vignobles
Et de jardins feuillus, dont la riche toison,
Donne le raisin mûr, et la figue, à foison,
Que tu nous fais goûter, toi, chauffeur aux mains nobles !

Il te faut, maintenant, traverser la paroi,
Te perdre en durs lacets parmi de grandes ombres,
Aspirer l'air humide, au fond de gorges sombres,
Et revoir le soleil, ayant vaincu l'effroi !

Au Nord, l'Atlas du Tell, dans la brume, s'irise,
En bordure d'un parc, du plus intense vert !
Ici, des Hauts Plateaux, c'est le fauve univers !
Au-delà, l'autre Atlas, garde la plaine grise !

A chaque tour de roue, un appel est lancé :
Voici le Mont de Sel, la biblique statue !
Sur la lande épineuse, un troupeau s'évertue,
Au bord de l'horizon, doucement balancé !

O route, grand merci, pour le parcours heureux,
Pour les parfums de l'air, les couleurs de la grève,
En des sites connus, fidèles à mon rêve,
Où, de la terre, monte, un langage amoureux !

DE LA MER AU DÉSERT

Après les clos fleurs de la zone côtière,
Après la Média, ses millecs d'orange,
Les côtes du Sahel, leurs viges, leurs verges,
La route aux premiers monts, se montre plus altière !

Une chaîne de bleu, barre tout l'horizon !
Derrière bien au loin, la mer s'est effacée !
L'aurore entreprend sa première pâleur,
Alerte, droit au Sud, avec sa carapace !

Sur les pentes, s'étale, un réseau de vignobles
Et de jardins feuillus, dont la riche toison,
Donne le raisin noir et la figue à foison,
Que tu nous fais goûter, toi, chaulleur aux mains nobles !

Il te faut, maintenant, traverser la parole,
Te perdre en durs salets parmi de grandes ombres,
Aspirer l'air humide, au fond de gorges sombres,
Et revoir le soleil, ayant vaincu l'effroi !

Au Nord, l'Atlas du Tell, dans la brume, s'élève,
En bordure d'un parc, du plus intense vert !
Ici, des Hauts Plateaux, c'est le vaste univers !
Au-delà, l'autre Atlas, garde la plaine grise !

A chaque tour de route, un appel est lancé :
Voici le Mont de Sel, la biblique statue !
Sur la bande épineuse, un troupeau s'évautre,
Au bord de l'horizon, doucement balancé !

A Messieurs Ali et Mohamed Benzekkour

LA ROUTE COTIERE

(A l'ouest d'Alger)

O ma route si belle, aimable enchanteresse,
Emmène-moi longtemps ! Va ! Ne t'arrête pas !
Ta courbe me ravit, familière à mon pas !
Sur tes bords, à plein cœur, je cueille l'allégresse !

A travers champs, tu suis, de si près, les flots bleus,
Que les reflets mouvants, nés des vagues légères,
Entre les carrés verts des plantes potagères,
Ornent, d'étranges fleurs, l'or des chemins sableux !

Après les gras terrains, des villages de paix,
Te regardent flâner, superbe, souveraine,
Au pied d'un mausolée, où repose une reine,
Et reprendre ta marche, entre des bois épais !

Tu passes près du port d'une ville romaine !
A toi, dès lors, la mer, la côte et ses rochers !
Les flèches de clarté, des célestes archers,
Transpercent la toison du sylvestre domaine !

En ces lieux préservés des tourments citadins,
Bergers, potiers, vanniers, dans leurs abris rustiques,
Ennobliissent le chant des travaux domestiques,
Au gré de l'heure claire, au secret des jardins !

D'une corbeille à fruits, d'une amphore d'argile,
Un enfant m'enrichit, moyennant quelque argent,
Qu'il empoche aussitôt, satisfait, diligent,
Puis il grimpe au talus, de sa démarche agile !

Le groupe s'est soudé, par pure connivence,
Autour d'un homme simple, aimable, généreux,
Qui sait offrir le thé, d'un geste généreux,
Le fruit tout frais cueilli, d'un verger de jouvence !

Et ce guide opportun sert aussi son moteur,
Remet, soigneusement, chaque chose à sa place,
Astique ses nikels, éponge bien la glace,
Avec un fin sourire, un regard scrutateur !

Le conducteur entraîne une troupe charmée !
Il se plaît à montrer, d'un geste de la main,
Tandis que sa nacelle absorbe le chemin,
Les plus fameux détails, dont la voie est semée !

O ma route si belle, simple enchantée,
Finné-moi longtemps, tu l'as l'air pas !
Tu courbes ton front, ramifié à ton pas !
Sur tes bords à plain cœur, je cueille l'adresse !
A travers champs, tu suis, de si près, les flots bleus,
Que les reflets mouvants, nés des vagues légères,
Faites les carreaux verts des plaines poissées,
Orient d'étranges lieux, l'or des chemins sables !
Après les ans certains, des villages de paix,
Te regardent flâner, superbe, souverain,
Au pied d'un manoir, où repose une reine,
Et reprennent la marche, entre des bois épais !
Tu passes près du port d'une ville romaine !
A toi, des fois, la mer, la côte et ses rochers !
Les lèches de chair, des côtes riches,
Transparent la maison du sylvain domaine !
En ces lieux préservés des tourments citadins,
Bergers, potiers, vanniers, dans leurs bords rustiques,
Embossaient le chant des travaux domestiques,
Au gré de l'heure claire, au secret des jardins !
D'une corbeille à l'autre, d'une ampoule d'argile,
Un enfant te cherche, moyennant quelque argent,
Qu'il approche aussitôt, satisfait, diligent,
Puis il s'en va, au talus, de sa démarche agile !

A Monsieur Ali Benzekkour

LE CAR

Sur la route, le car, couleur de coccinelle,
Avance, tout le jour, rassurant, régulier !
Chaque cité lui donne un bonjour familier,
D'une complicité, vive, sempiternelle !

Au volant, le chauffeur, est le grand maître à bord !
Maître du long parcours, et de la mécanique,
Avec les passagers, sans cesse, il communique,
Avec le véhicule, il ne fait qu'un seul corps !

L'insecte métallique, orne, de son sillage,
Avec fidélité, sans faiblir un instant,
La montagne, le val, le désert exaltant,
Ou la plaine qui rêve, à l'abri du feuillage !

A midi, pour la halte, un bois d'eucalyptus,
Sur un long terre-plein, site panoramique,
Offre une ombre légère au parfum balsamique,
Au-dessus d'une pente aux buissons de cactus !

Savourez, voyageurs, la viande grésillante,
Enfilée en morceaux, sur tiges de métal !
Choisissez quelques fruits présentés à l'étal !
Puis arrosez le tout de boisson pétillante !

En place, les amis ! Ne vous attardez pas !
Reste à couvrir encor une bonne distance !
Arriver juste à l'heure, est chose d'importance !
Il faut en convenir et clore le repas !

Infime est l'oasis ! Intense est le plaisir !
La frêle cime étend son nimbe de charmillie,
Autour des fronts unis du cercle de famille,
Où l'humble bonheur d'être, éclôt, tout à loisir !

A Monsieur Ali Bazarokom

LE CAR

Sur la route, le car, couleur de cocinelle,
Avance, tout le jour, rassurant, régulier !
Chaque cité lui donne un bonjour familier,
D'une complicité vive, sympathique !

Au volant, le chauffeur, est le grand maître à bord !
Maître du long parcours, et de la mécanique,
Avec les passagers, sans cesse, il communique,
Avec le véhicule, il ne fait qu'un seul corps !

L'insecte métallique, orne de son étalage,
Avec fidélité, sans faiblir un instant,
Le monte, le val, le désert, exaltant,
Ou la plaine qui rêve à l'abri du feuillage !

A midi, pour la halte, un bois d'acacias,
Sur un long terre-plein, vite réaménagé,
Offre une ombre légère au parfum balsamique,
Aussens d'une pente aux buissons de cactus !

Savourez, voyageurs, la viande grillante,
Enfilée en morceaux, sur tiges de métal !
Choisissez quelques fruits pressés à l'étal !
Puis arrosez le tout de boisson pétillante !

En place, les amis ! Ne vous arrêtez pas !
Reste à couvrir encore une bonne distance !
Arriver juste à l'heure, est chose d'importance !
Il faut en convenir et clore le propos !

A Monsieur Belkacem Hadjadj

SOUS L'ARBRE

(Sur la route d'Aflou à Laghouat)

Même s'il n'est pas grand, c'est un arbre, à coup sûr,
Pas un buisson quelconque, à ramure épineuse !
Et ce bois du désert, d'essence résineuse,
Offre un abri réel, contre le soleil dur !

Il est seul, un prodige, en pleine solitude,
Avec son tronc rugueux, son feuillage gris-vert,
Vaporeux don du ciel, dans le vide univers !
Exhale, ô voyageur, ton chant de gratitude !

Il est bon, ton repas, même s'il est frugal :
Le pain, le melon jaune, avec l'eau de ta gourde,
Ont un goût d'ambrosie, à cette heure si lourde
Ecrasant le sol sec, dans le silence égal !

Ce panache de paix, qu'un brûlant souffle, lime,
Tu l'avais vu de loin, dans le feu de midi !
Sans hâte, obstinément, de ton pas plus hardi,
Tu conduisis ton groupe, à l'escale sublime !

Inattendu mystère, en cette aridité,
L'ombre s'étale, douce, exacte, circonsrite,
Ilot surgi d'un flot qui s'épuise et s'effrite,
Impuissant, sur ce bord de la félicité !

Ici, se goûte, enfin, le bienfait de la halte !
Ami, point ne se perd, un semblable moment :
Le regard, absorbé, par le bleu firmament,
Echappe au monde ingrat, du sable et du basalte !

Un flot sort du jardin, jaillissant, frais, joyeux !
Le riverain présent dit : « Prends, c'est une source ! »
Afin d'avoir le goût de poursuivre la course,
Ecoute murmurer l'onde à l'éclat soyeux !

Tu te mets à genoux, sans plus de retenue !
Tu te mires dans l'eau, que parcourent des ors !
Tu viens de découvrir le premier des trésors,
Que, doucement, révèle, une chanson ténue !

Penche-toi donc encor, encor un peu plus près !
Saisis, de ton visage, une image ravie !
De tes doigts joints, modèle, une coupe de vie :
A pleines lèvres, bois ! Vite ! bois, d'un seul trait !

Pour avoir procuré le meilleur des breuvages,
Et logé, dans l'instant, l'ampleur de l'infini,
Que l'homme du désert, mille fois, soit béni !
Que son aile d'amour couvre tous les rivages !

BAYA LA MINA

Mina, douce Mina, tu vas, tu viens, rapide !
A petits pas glissés, tu circules partout !
Tu disparaiss soudain, tu surgis tout à coup,
Pour servir au salon, le joli thé limpide !

En silence, tu tiens, les rênes du logis !
Dès le premier repas, jusqu'à la nuit venue,
Il te plaît de ranger, dans la maison connue,
Avec les gestes sûrs, que le bon goût régit !

Rien n'échappe à tes mains : les meubles, la vaisselle !
Entre tes doigts, la chose, ennoblit son destin !
Tout se remet à vivre, avec toi, le matin !
Sous ton regard fervent, le royaume étincelle !

Au dîner de midi, comme à celui du soir,
Chacun disant ici, toujours, tout ce qu'il pense,
A table, tu reçois, ta juste récompense,
En éloges jaillis, lorsque tu viens t'asseoir !

Si tu sais cuisiner, c'est grâce à ta maîtresse :
Elle t'a donné l'art ! Mais tu l'as bien poli !
Avec, en toi, l'amour, de l'ouvrage accompli,
Tu peux, sans hésiter déployer ton adresse !

O toi, qu'on complimente, avec tant de raison,
Toi, dont la beauté rit, sans fard, sans artifices,
A tous, tu donnes plus, que tes nombreux services :
Unanimes, les cœurs, t'aiment, dans la maison !

BAYA, LA PETITE POLIO...

Qu'elle est donc émouvante, avec son blanc visage,
Eclairé d'un regard, dense, mystérieux !
Ne se peut définir, la couleur de ses yeux,
Mais en ces lacs profonds, flotte un doux paysage !

Avec ses cheveux bruns, largement éployés,
D'un voile ruisselant, couvrant son buste grêle,
Elle apparaît, troublante, ondine au corps si frêle,
Emergeant d'une mer où pleurent des noyés !

Mais au premier appel de son prénom si tendre,
Autour d'elle, aussitôt, la lumière fleurit !
Baya, l'humble Baya, divinement, sourit,
Et laisse, pour l'accueil, ses fines mains, se tendre !

En bottines, légère, elle parcourt les lieux,
Prestement se déplace, entre ses deux béquilles !
En ses magiques doigts, s'ébattent les aiguilles,
Afin de bien œuvrer, dans la clarté des cieux !

Près d'elle, il fait bon vivre et la regarder vivre,
Et découvrir, en soi, le prix de la santé !
Son séjour, ici-bas, tristement attenté,
S'embellit du chant pur que son âme délivre !

Endurance, courage, ont germé dans son cœur :
Contre l'horrible mal qui mina son enfance,
Elle a su se dresser, construire sa défense !
Après de longs efforts, son combat fut vainqueur !

Infirmiers, médecins, se sont penchés sur elle,
Admirant le feu clair, sans cesse jaillissant
D'un être, élu de Dieu, noble, reconnaissant,
Qu'un ange, dans le ciel, protège de son aile !

Elle a beaucoup appris, de ce monde étonnant !
Loin des siens, qu'elle honore, elle a cueilli des roses,
En meublant son ennui, du miracle des choses !
Ainsi, par sa voix, coule, un flot sage et prenant !

Plus séduisant, devient, le parc qu'elle contemple :
Elle a les mots qu'il faut, pour dire la beauté,
Des maisons, des jardins de sa belle cité !
Par elle, s'ouvre en grand, le plus merveilleux temple !

Aimable jeune fille, un souffle de candeur,
Est passé dans l'espace, en ta chère présence !
Après ton départ dure, encor, sa bienfaisance !
A l'an prochain, veux-tu ? Reviens, pleine d'ardeur !

L'AMBASSADRICE

O belle jeune fille, au front noble et pensif,
Quelle peine te donne un air presque tragique ?
A quel tourment, dois-tu, ce regard nostalgique ?
Au bord de tes grands yeux, brille un pleur expressif !

O vivante statue ! Un charme t'auréole !
Avec simplicité, tu pares le décor,
De ta grâce élégante ! Et tu plais, plus encor,
Au clan de tes amis, quand tu prends la parole !

Au doux son de ta voix, se resserre, discret,
Le cercle de tous ceux, qu'attire ta présence !
Alors, sans minauder, sans vaine complaisance,
Il te vient des mots sûrs, suscitant l'intérêt !

Sur des bords éloignés, tu vis près de ton père,
Et le travail choisi, sous le ciel adopté,
Te donne, chaque jour, le plaisir escompté,
Mais ta mère, sans toi, se lasse, prie, espère !

Aux vacances, bien sûr, tu traverses la mer !
Tu retrouves les tiens, la maison maternelle !
Un ange bien-aimé, te couvre, de son aile,
Et, de l'exil, dissipe, un peu, le souffle amer !

Enfant, comme il est dur, d'honorer deux patries !
Pour accomplir, au mieux ton courageux destin,
Fidèle, tu reviens, sous des cieus de satin,
Pour retremper ton cœur, à tes sources fleuries !

De ton pays natal, à ton autre séjour,
O chère ambassadrice, au sourire si sage,
Apporte, sans faiblir, le merveilleux message :
A toi, vont tous les vœux, lors de chaque retour !

A Monsieur Omer Mazas, du Corso

SOIR SUR LA PLAGÉ

Le soir descend, très doux, sur les champs et les bois :
Un ultime rayon dore la plage immense
Où vient finir le flot, qui toujours recommence,
En portant, vers le bord, de nostalgiques voix !

Le ciel d'ivoire fin, se mire dans la vague
Où dansent des reflets, de feux vifs, clairs !
La mer livre, tout bas, d'anciennes secrets cales,
Vers un bateau qu'encercle une magique pagode !

Immuable, sur l'eau, qui tisse un or bruni,
La barque, hors du temps, s'abandonne à la trêve,
L'uisant le passé, ressuscité de la trêve,
Au présent qui s'abîme au sein de l'infini !

Un faste privilégié abolit les années !
Mon âme est dans la nuit, qui recueille, en ces lieux,
Les prédoms bien connus des beaux enfants joyeux,
Que gisaient des chansons, vivement fredonnées !

Au village attentif, s'ouvrent de chauds débats !
Sur les murs des maisons, bat l'aile du silence ;
Eternel est cet appel, qui tout à coup s'élançe,
Et sème son émoi sur les toits assombrés !

C'est l'heure du retour, vers la tendre demeure !
Immortelle jeunesse ! Où l'homme retrouve !
Du fidèle parcours, le pouvoir est prouvé !
Que le cher souvenir, Ami, jamais, ne meure !

A Monsieur Omar Massas, du Corso

SOIR SUR LA PLAGE

Le soir descend, très doux, sur les champs et les bois :
Un ultime rayon dore la plage immense
Où vient finir le flot, qui, toujours, recommence,
En portant, vers le bord, de nostalgiques voix !

Le ciel d'ivoire fin, se mire dans la vague
Où dansent des reflets, de feux vifs, ciselés !
La mer livre, tout bas, d'anciens secrets celés,
Vers un bateau qu'encercle une magique bague !

Immobile, sur l'eau, qui tisse un or bruni,
La barque, hors du temps, s'abandonne à la trêve,
Unissant le passé, ressurgi de la grève,
Au présent qui s'abîme au sein de l'infini !

Un faste privilège abolit les années !
Mon âme est dans la nef, qui recueille, en ces lieux,
Les prénoms bien connus des beaux enfants joyeux,
Que grisent des chansons, vivement fredonnées !

Au village attentif, s'ouvrent de chauds abris !
Sur les murs des maisons, bat l'aile du silence :
Etrange est cet appel, qui, tout à coup, s'élançe
Et sème son émoi sur les toits assombrés !

C'est l'heure du retour, vers la tendre demeure !
Immortelle jeunesse ! Oh ! bonheur retrouvé !
Du fidèle parcours, le pouvoir est prouvé !
Que le cher souvenir, Ami, jamais, ne meure !

Oh ! le mystère entier de la pérennité !
Les êtres, les objets, que l'amour, un jour, frôle,
Ont-ils, dans l'au-delà, le meilleur de leur rôle,
Au sein de parcs fleuris, pour une Eternité ?

A Monsieur Abdelkader Chemsarik

LE RESTAURANT EL KASHAH

Il faut la découvrir, cette oasis de paix
En plein cœur de la ville, à l'angle d'une rue,
Où le jour bat son plein, dans la lumière crue,
Où la foule détone, un flot rapide, ébale !

C'est au pas d'un inamuable, un beau nez de chausse :
Un habit de l'époque aux contours de soie,
Reconstruit la façade où, le soleil, en défilé,
Offre une porte en bois, de cuivre, tapissée !

De part et d'autre, ont été deux palmiers élégants,
Qui s'entraînent, sans bruit, sur les degrés de marbre :
Pour ce refuge clair, convenait un arbre
Épaveant l'air sûr des parours fatigués !

El Kashah ! la maison ! O restaurant de réveil !
Inattendu séjour de repos, de fraîcheur !
Cesse, ici, pélerin, ta course de chateaux,
Pour goûter le plaisir d'une idylle fraîche !

Avance, ne crains rien, vers le maître des lieux !
Pénètre, sans attendre, et prends place à la table,
Où, déjà, se présente, un repas délicieux,
Entre les murs couverts de carreaux merveilleux !

Dans la salle à manger, le mobilier moderne
Est logé sous la voûte aux fins motifs dorés,
Qui vogue sur des arcs, de l'eston, décorés,
Éclairés des reflets d'un flambeau réverbère !

A Monsieur Abdelkader Chemerik

LE RESTAURANT EL KASBAH

Il faut la découvrir, cette oasis de paix,
En plein cœur de la ville, à l'angle d'une rue,
Où le jour bat son plein, dans la lumière crue,
Où la foule déroule, un flot rapide, épais !

C'est au bas d'un immeuble, un beau rez-de-chaussée :
Un habit de faïence aux couleurs de soleil,
Recouvre la façade où, le seuil, en éveil,
Offre une porte en bois, de cuivre, rehaussée !

De part et d'autre, ont crû, deux palmiers élégants,
Qui s'inclinent, sans bruit, sur les degrés de marbre :
Pour ce refuge clair, seul, convenait un arbre
Evoquant l'abri sûr des parcours fatigants !

El Kasbah ! La maison ! O restaurant de rêve !
Inattendu séjour de repos, de fraîcheur !
Cesse, ici, pèlerin, ta course de chercheur,
Pour goûter le plaisir d'une idéale trêve !

Avance, ne crains rien, vers le maître des lieux !
Pénètre, sans attendre, et prends place à la table,
Où, déjà, se présente, un repas délectable,
Entre les murs couverts de carreaux merveilleux !

Dans la salle à manger, le mobilier berbère,
Est logé sous la voûte aux fins motifs dorés,
Qui vogue sur des arcs, de festons, décorés,
Eclairés des reflets d'un flambant réverbère !

A toi, les mets choisis, qu'il faut goûter, parfois !
D'un fumet délicat, la place est enlacée !
Le cristal est troublé par la boisson glacée !
Le bienfait te transporte et te prive de voix !

La pensée effleurant les colonnes légères,
Aborde un univers de calme luxueux,
Où le bien-être égale un savoir fastueux,
Dans le charme des fleurs ornant les étagères !

Inépuisable, exquise, est l'heure, offerte, ici !
Dans le riche palais, l'air épuré, circule :
Au-dehors, ce doit être, encor, la canicule !
Ami, pour cette pause, à toi, bien grand merci !

Oublieux du succès, des tristesses démons !
Où loin du bruit, résiste, un merveilleux artiste,
Le village accroché sur le roc d'antiquaire,
La route courageuse atteint, parmi les monts,

Mais, de joyeux motifs, la table est éclairée !
On laisse, vers le fond, des regards ébahis,
D'un festin, parvient un doux jour d'été,
La porte passe libre une pièce carée :

Plus personne, au pays, ne connaît ce métier !
Un homme, plein de foi, s'applique, doux, habile :
Détenteur des secrets du fier savoir kabyle,
Ici, s'exerce l'art du dernier bijoutier !

Pour l'amateur, qu'il trouve sympathique !
Bien qu'il ait le trait vil, le coup d'œil amusant,
Il est à son ouvrage, absolument présent,
Assis, sur le soi nu de l'atelier-boutique

Et chaque bijou prend, les contours d'un vitrail !
Et taille linéaire, les perles naturelles,
La pince et le scalpel, entre ses longs doigts grêles,
Il travaille l'argent, l'incruste de corail !

Broches, clips, carquois, sautoirs, boucles d'oreilles !
Bagues et bracelets, colliers et pendants,
Ainsi naissent, polis par ses soins attentifs,
Les œuvres, de ses mains, ne sont jamais pareilles :

LE BIJOUTIER DE BENI-YENNI

(En Kabylie)

La route courageuse atteint, parmi les monts,
Le village accroché sur le roc d'améthyste,
Où, loin du bruit, réside, un merveilleux artiste,
Oublieux du succès, des terrestres démons !

La porte basse livre une pièce carrée :
D'un fenestron, parvient un demi-jour ocreux
Qui laisse, vers le fond, des recoins ténébreux,
Mais, de joyeux métal, la table est éclairée !

Ici, s'exerce l'art du dernier bijoutier !
Détenteur des secrets du fier savoir kabyle,
Un homme, plein de foi, s'applique, doux, habile :
Plus personne, au pays, ne connaît ce métier !

Assis, sur le sol nu de l'atelier-boutique,
Il est à son ouvrage, absolument présent,
Bien qu'il ait le trait vif, le coup d'œil amusant,
Pour l'ami-visiteur, qu'il trouve sympathique !

Il travaille l'argent, l'incruste de corail !
La pince et le scalpel, entre ses longs doigts grêles,
Il taille finement, les pierres naturelles,
Et chaque bijou prend, les couleurs d'un vitrail !

Les œuvres, de ses mains, ne sont jamais pareilles :
Ainsi naissent, polis par ses soins attentifs,
Bagues et bracelets, colliers et pendentifs,
Broches, clips, cabochons, sautoirs, boucles d'oreilles !

Il est de bon conseil, au moment du désir,
Préconise un modèle, en décrit le mérite,
Et, sur l'objet choisi, dont le preneur hérite,
Il consent un rabais, par simple bon plaisir !

Dans son habit berbère, à flottante culotte,
Il n'a ni chaud, ni froid : son bien-être est total,
Au milieu des trésors de son cadre vital !
Son crâne est recouvert d'une blanche calotte !

Avec aisance, il parle, évoque son passé :
De tout temps, son travail, sur la route suivie,
Fut ce moteur, qui donne, un vrai sens à la vie !
De Coran, d'Évangile, est fleuri le tracé !

Pour sceller l'accord sûr, né dans l'heure clémente,
Alors que fuse encor, l'éloquence, en bouquet,
L'hôte excellent prépare un service coquet,
Pour offrir, à l'envi, le thé vert à la menthe !

A Zohra et Mohamed

AU PALAIS DE LA PRINCESSE NEFISSA

Néfissa, la princesse, avait un beau palais,
Dans la blanche Kasbah, des temps de l'opulence !
Aujourd'hui, dans la place, un cristallin silence,
Aux souvenirs d'antan, longuement, se complait !

Nuit et jour, se promène, un fantôme fidèle,
En ces lieux, que l'amour, de sa grâce, a comblés,
Dans les calmes salons, si richement meublés,
Sur la terrasse haute, où niche l'hirondelle !

Entre les murs, s'élève, un hymne à la beauté :
Des marches du seuil clair, à la salle centrale,
A travers l'antichambre où dort l'âme ancestrale,
Au long de l'escalier, d'un rêve, encor hanté !

O noble et belle dame, ici, ton charme vibre :
Est-ce toi, qui d'un doigt, redessines les fleurs
Des carreaux de faïence, aux brillantes couleurs,
Qui maintiens, pour l'oiseau, cette aire toujours libre ?

Admirable, s'étend, la cour ouverte au ciel,
Avec sa galerie à fine colonnade,
Et son balcon d'étage, où court, en promenade,
Une rampe à barreaux, teints de reflets de miel !

Le sol de marbre pur, se souvient de la danse,
Autour du bassin rond, palpitant de secrets !
N'est-il pas attentif, à de nouveaux apprêts ?
Entendrait-il le pas d'une vive cadence ?

Ouvre donc, sans tarder, le bal du temps passé !
Tendre fée, ose voir, tes meilleures amies !
Eveille les accords des flûtes endormies !
De leur chant, le logis, ne s'est jamais lassé !

Dans les chambres, vois-tu, les grands tapis de laine,
Ont gardé les tons chauds de leurs jolis motifs :
Triangles et carrés, nés des métiers actifs,
Emettent les appels d'une vivante haleine !

A toi, sont les bijoux : tu n'as plus qu'à choisir !
Ils traversent, de feux, le verre des vitrines :
Argent sculpté, coraux, pierres et figurines,
A tes regards émus, s'exposent à loisir !

Par le moucharabieh, qui, si bien, te protège,
Il te plaît d'observer les mouvements joyeux !
Le volet de dentelle éparpille tes yeux :
Accours, pour diriger, le merveilleux cortège !

Aux portes, se présente, un essaim pailleté :
Leur épais bois de cèdre, inusable, éclatant,
Frémit, dans ses réseaux, d'un murmure tintant,
Qui s'enfle en rires d'or, près de la table à thé !

A la famille Bouameur de Laghouat

LE DEPART POUR LA MECQUE

La veille du départ pour le pèlerinage,
Un branle-bas de fête anime la maison :
Les parents, les amis, du proche voisinage,
Entourent les partants, d'une sainte oraison !

Vers La Mecque, demain, fuira la caravelle !
Afin de tout prévoir, les hommes réunis,
Qu'une rumeur de voix, discrètement, révèle,
En leurs quartiers secrets, pour le jour, sont bannis !

La grande cour s'émeut de frémissantes ailes,
Et du ramage clair des enfantines voix !
En robes de couleur, dames et damoiselles,
Entrent dans le salon, sous de vibrants pavois !

La maîtresse des lieux donne place à chacune :
Les divans, les coussins, tout autour des plateaux,
Se recouvrent de fleurs, sans laisser de lacune !
Et voici que circule, un monceau de gâteaux !

Miel, amande pilée, exquises friandises,
Ont saveur d'ambrosie et pouvoir envoûtant !
Sourires, doux propos, gentilles mignardises,
Interrompent le cours de la marche du temps !

Les verres de cristal reflètent la merveille !
Apparaît la théière en métal argenté,
Qui répand, généreuse, un parfum qui réveille,
Et verse, en longs jets blonds, le miraculeux thé !

Dans un espace clair, dansent les jeunes filles !
Entre elles, des marmots, se faufilent, mutins !
Plus rapide, se fait, le rythme des quadrilles,
Et les pas vont au gré d'invisibles patins !

Le bonheur d'être ensemble, au plein jour, étincelle !
A ceux qui vont partir, s'adressent les adieux !
Ceux qui restent, suivront, de leurs vœux, la nacelle,
En demandant, pour tous, la clémence des cieus !

LA FABRICATION DU COUSCOUS FAMILIAL

Dans la belle maison, c'est aujourd'hui grand jour !
Pour rendre le couscous les femmes sont venues !
Dans la plus vaste salle ouverte sur la cour,
Elles font le travail de leurs langes matras !

Chacune sur le sol, devant la latte en bois,
Verse l'eau qui couvrait sur la rampe de plâtre !
Aggloméré, le grain glisse le long des cuirs,
Forme un dôme arrondi, dont s'épauille l'onde !

Elles sont sept ou huit, en plein activité :
D'un mouvement de bras sûr, rapide, inlassable,
Et paume contre paume, avec descriptif,
Elles égrenent l'air d'un magnilique sable !

Il se forme une dune à sommets prometteurs,
Dont le compte mouvement en doucement évolue !
L'équilibre resté un beau luisant latices,
Quand chaque particule a le grossein voulu !

Une bonne odeur chaude, évaille l'appétit !
Des lourds sacs de bidé dur est ouverte la vanne !
A ce flot continu, l'énergie latices grandit,
Dans les sacs que remplit l'incorporeable manne !

A la fin, par vapeur, est séché le produit !
Au soleil, il durcit, pendant quelques semaines !
Ne restera donc plus qu'à le servir bien cuit,
En de nombreux festins, sur une ou deux années !

A la famille Bouameur de Laghouat

LA FABRICATION DU COUSCOUS FAMILIAL

Dans la belle maison, c'est aujourd'hui grand jour !
Pour rouler le couscous, les femmes sont venues :
Dans la plus vaste salle, ouverte sur la cour,
Elles font le travail, de leurs larges mains nues !

Chacune, sur le sol, devant la jatte en bois,
Verse l'eau qui convient sur la semoule blonde !
Aggloméré, le grain, glisse le long des doigts,
Forme un dôme arrondi, dont s'éparpille l'onde !

Elles sont sept ou huit, en pleine activité :
D'un mouvement de bras, sûr, rapide, inlassable,
Et paume contre paume, avec dextérité,
Elles égrènent l'or, d'un magnifique sable !

Il se forme une dune à sommet prometteur,
Dont la courbe mouvante, en douceur, évolue !
L'édifice revêt un beau luisant flatteur,
Quand chaque particule a la grosseur voulue !

Une bonne odeur chaude, éveille l'appétit !
Des lourds sacs de blé dur, est ouverte la vanne :
A ce flot continu, l'œuvre faite, grandit,
Dans les bacs que remplit l'incomparable manne !

A la fin, par vapeur, est séché le produit !
Au soleil, il durcit, pendant quelques journées !
Ne restera donc plus qu'à le servir bien cuit,
En de nombreux festins, sur une ou deux années !

A la famille Nacib

CIRCONCISION

La couche est préparée, au milieu de la chambre :
Immaculé, le drap, vient d'être bien tendu !
Près de la porte, tremble, une fée au pied d'ambre !
O mère, ne crains point : ton fils sera rendu !

Pour qu'il soit circoncis, le médecin l'opère,
A l'âge de raison, comme cela se doit !
Le voici dans les bras, de ton époux, son père :
Il dort encor et tend, vers Dieu, son petit doigt !

Du sang clair a taché la chemise très blanche !
Inertes, les orteils, s'alignent, doux, perlés !
Tu veilles la victime : ébranlé, ton cœur flanche !
Ah ! cache bien ta peur, dans les chants modulés !

Un chœur de voix grandit, qui fête l'enfant sage !
Il t'enveloppe, ardent, monte plus haut, joyeux,
Pour clamer la nouvelle, annoncer le passage :
Un homme vient d'entrer sur le chemin des cieux !

Mais ton petit qui souffre, exhale sa surprise :
« Oh ! maman ! dis ! pourquoi ? » Tu ne peux le tromper !
Le courage viril, dont l'adulte se grise,
En ce fruit de ta chair, va se développer !

Pour aujourd'hui, qu'il soit, ton doux bébé, ta chose !
Il va guérir bientôt, devenir fort, vibrant !
Le regard lumineux, dans sa frimousse rose,
Exprimera très bien, son plaisir d'être « grand » !

Alors, danse, très belle ! Entre donc dans la ronde !
En tes atours de reine, applaudis, sans tourment !
Youyou you ! you you you ! Dans le ciel, une aronde,
A tire-d'aile, arrive, et t'offre le moment !

A la Justice

LES ÉPIGRAMMES

La couche est préparée au milieu de la chambre ;
Immanable, le drap, tout blanc, bien tendu !
Près de la porte, l'alcôve, avec son lit d'appoint !
O mère, ne crains point que l'on ne t'ait rendu !

Pour qu'il soit étendu, le malade ? après
A l'âge de raison, comme cela se fait !
Le voici dans les bras de son épouse, son père ;
Il dort encore et tend, vers Dieu, son petit doigt !

Un sang clair a taché la chemise très blanche !
Jantes les orifices, s'échappent deux parties !
Tu veilles la victime ; ébranlé, ton cœur se lance !
Ah ! cache bien la peur, dans les vêtements modérés !

Un cheveu de voix grandit, qui fait l'enfant sage !
Il t'encaloppe, ardent, monte par hauts joveux ;
Pour clamer la nouvelle, annoncer le passage ;
Un homme vient d'arriver sur le chemin des cieux !

Mais ton petit œil sourcil, exécuté à l'arpente ;
« Oh ! maintenant, dis-moi pourquoi ? » Tu te penches le tromper !
Le courage viril, dont l'adulte se vante,
En ce fruit de la chair, va se débander !

Pour aujourd'hui, qu'il soit, ton cœur bête, ta chose !
Il va grandir bientôt, devenir fort, vaillant !
Le regard lumineux, dans sa jeunesse rose,
Exprime très bien, son plaisir d'être « grand » !

LE MARIAGE

1. LE CORTÈGE

Dans un concert fourni d'avertisseurs sonores,
Arrive, par la route, un cortège bruyant :
Vingt véhicules pleins d'habits multicolores,
Incrustent le parcours d'un sillage brillant !

La voiture de tête impose son étrave,
Un large rempart fait d'une gerbe de fleurs,
A l'abri de laquelle, éblouissante, grave,
Est assise l'épouse aux regards enjôleurs !

Près de sa protectrice, elle rêve, captive :
Elle va vers l'époux, vers le bel inconnu !
Malgré tout son espoir, elle est un peu craintive,
Et, sous ses longs cils bruns, sèche un pleur retenu !

Le chauffeur, devant elle, est conscient de son rôle !
Il est un parent sûr et sait le prix du cœur
Où doit naître l'amour, pour le sage, ou le drôle,
Attendant au village où, tous, courent en chœur !

Tous, sont parés, rieurs, pressés d'être à la fête !
Ils forment cet ensemble, un défilé fleuri,
Qui couvre le chemin de sa ligne parfaite,
Et livre son flot clair au logis du mari !

LE MARIAGE

2. LA RÉCEPTION

C'est l'époux qui reçoit sa nouvelle famille,
Entre ses père et mère, entre tous ses amis !
La demeure, déjà, d'invités sûrs, fourmille,
Et résonne du chant de tous les vœux émis !

Les dames de céans dirigent l'épousée,
Et le féminin groupe, avec force discours,
Au salon nuptial où doit être exposée,
La nouvelle maîtresse, en ses riches atours !

Dès lors, la reine trône, innocente, surprise,
Au milieu des coussins d'un divan somptueux !
Un sourire persiste à sa lèvre cerise,
Alors que son cœur bat d'un flot tumultueux !

Tout le jour, immobile, elle attend les hommages :
Autour d'elle s'entasse, un trésor de cadeaux !
Bijoux, parfums, foulards, longs voiles à ramages,
Eparpillés, s'en vont, hors de vides radeaux !

Bien qu'elle soit vedette, au-delà de son rêve,
Elle s'ennuie un peu, la pauvre chère enfant !
Très fort, se fait sentir, le besoin d'une trève :
Il faut pourtant garder le regard triomphant !

Le défilé s'éploie, et, plus encor, bourdonne !
Observée, admirée, ainsi qu'un objet d'art,
La belle douce élue, un instant, s'abandonne,
Et, de la peur, subit, l'imprévisible dard !

Quel est le compagnon que le ciel lui destine ?
Aura-t-il, pour l'aimer, des gestes cajôleurs ?
Que recevra, de lui, la fillette mutine ?
Un fidèle anneau d'or ou des perles de pleurs ?

Puisque le choix fut fait, pour une fille aimée,
Par de sages parents, désirant son bonheur,
Pourquoi ce vilain trouble et cette âme fermée ?
Que vienne, sans tarder, le mari, le seigneur !

LE MARIAGE

3. LE REPAS

Ce toit vient d'accueillir l'épouse la plus belle !
Avec des yeux pour voir les femmes, dans la cour,
Charmant pour l'enlèvement, la joyeuse nouvelle,
Et la fête commence en plein milieu du jour !

Un quadruple service est, c'est sûr, nécessaire !
Autour des grands tableaux que de mets préparés !
Près des tables, déjà, la foule se resserre,
En deux groupes distincts, nettement séparés !

Régaler tant de monde, quelle folle hypocrisie !
Où, sans le vouloir même, cette amplexion !
Pour tous, soient servis certains plats, passés,
Aux messieurs, dans leur salle aux dames, dans la leur !

Les enfants sur le sol attendent leur dînette :
Autour d'un plat commun, dans le cercle fermé,
Grands, moyens et petits, voisins de circonstance,
Ont, en un rien de temps, leur apéritif calmé !

Les plats du dessert, de semoule et d'amande,
Autour de miel clair, en morceaux généreux,
Sur d'immenses plateaux satisfont la demande,
Et le thé procure un bienfait chaleureux !

LE MARIAGE

3. LE REPAS

Ce toit vient d'accueillir l'épouse la plus belle !
Avec des you you you, les femmes, dans la cour,
Clament pour l'univers, la joyeuse nouvelle,
Et la fête commence en plein milieu du jour !

Un quadruple service est, c'est sûr, nécessaire !
Autour des grands fourneaux, que de mets préparés !
Près des tables, déjà, la foule se resserre,
En deux groupes distincts, nettement séparés !

Régaler tant de monde, quelle folle hypothèque !
Oui, mais l'événement mérite cette ampleur !
Pour tous, seront servis, couscous, raisin, pastèque,
Aux messieurs, dans leur salle, aux dames, dans la leur !

Les enfants, sur le sol, attendent leur pitance :
Autour d'un plat commun, dans le cercle formé,
Grands, moyens et petits, voisins de circonstance,
Ont, en un rien de temps, leur appétit calmé !

Les gâteaux du dessert, de semoule et d'amande,
Arrosés de miel clair, en monceaux généreux,
Sur d'immenses plateaux, satisfont la demande,
Et le thé vert procure un bienfait chaleureux !

LE MARIAGE

4. LA PARADE

Après les you you you, les chansons délirantes,
Elles viennent s'asseoir, dans les salons coquets,
Toutes les femmes-fleurs, compagnes et parentes,
Offrant aux mariés, leurs bons vœux en bouquets !

De la cour des enfants, monte une pétarade !
Epouse de ce jour, pour toi, rien n'est trop beau !
Arrive, sans tarder, pour la fière parade !
Accède au piédestal, dans l'aura d'un flambeau !

La première toilette est très originale :
En riche velours noir brodé de fils d'argent,
Sarrouel, boléro, sur pourpre cardinale,
Ont été profilés par un soin diligent !

L'assemblée, attentive, admire sans conteste,
Une ample robe jaune, à larges plis dansants,
Dont le reflet soyeux prête une marche leste,
A la jeune timide aux regards innocents !

La voici, présentant sa troisième parure,
Un fourreau de satin, du bleu d'un ciel d'été,
Qui, d'un galbe insolent, sobre, plat, sans dorure,
Impose tout l'éclat de sa limpidité !

L'héroïne des lieux, met trois autres tenues :
L'une, couleur de prune, a des lueurs de nuit,
L'autre moire l'aurore et les roses des nues,
La verte est un lac d'eau sous la lune qui luit !

Chaque ensemble comporte escarpins ou babouches,
Et des bijoux variés, scintillants, précieux !
Le visage fardé s'orne d'une ou deux mouches
Et la main se munit de fins mouchoirs soyeux !

La septième merveille, ô surprise finale !
Est offerte, le soir, en tulle vapoureux :
La blanche mariée, apparaît, virginale,
Eblouissante fleur, sous le ciel amoureux !

LE MARIAGE

4. LA PARADE

Après les you-you pour les charmes délinantes,
Elles viennent s'asseoir, dans les salons coquets,
Toutes les connaissances, connaissances et parentés,
Offrant aux mariés leurs bons vœux en bouquets !

De la cour des enfants, monte une pétaarde !
Épouse de ce bon point, toi, tien, trop beau !
Arrive, sans tarder, pour la faire paraître !
Accède au piédestal, dans l'air d'un flambeau !

La première toilette est très originale :
En riche velours noir broché de fils d'argent,
Serronné, bolé, sur pourpre carminé,
Out été profilés par un soin diabolique !

L'assemblée attentive, admire sans conteste,
Une ample robe jaune à larges plis dansants,
Dont le relief soyeux prête une marche léste,
A la jeune timide aux regards innocents !

La voilé, présentant sa troisième parure,
Un fourreau de satin, du bleu d'un ciel d'été,
Qui, d'un galbe fascinant, soye, sans donner,
Impose tout l'éclat de sa limpidité !

L'édifice des lieux, met trois autres tenues :
L'une coiffant de blanc, à des heures de nuit,
L'autre moine l'air et les poses des nues,
La verte est un lac d'eau sous la lune qui luit !

LE MEMORIAL DU MARTYRE

(El Madania-Alger)

De l'endroit le plus haut des collines d'Alger,
Le monument jaillit, superbe, dans l'espace !
Image de puissance, il est pourtant léger !
Il peut capter le vol du moindre oiseau qui passe !

Est-ce un phare ? un signal ? une flèche ? un geyser ?
Il semble fuir le sol, pour une marche osée,
A travers l'au-delà, l'insondable désert,
Et plonge, dans le ciel, sa tête de fusée !

A ses pieds, l'homme va, fourmi trotte-menu !
Les jambes du géant, posent de grandes ombres,
Au-dessus des maisons, de l'univers connu :
Le grand corps fuse, seul, hors des bois de pins sombres !

Au soleil, tout le jour, il happe les lointains !
Maître du site entier, de sa vaste esplanade,
Il présente la mer, la ville et ses jardins,
Propose, autour de l'arche, une ample promenade !

Il domine la place et ses quatre horizons !
Lance-t-il un appel ? Prépare-t-il un glaive ?
Espère-t-il le temps de nouvelles saisons ?
Tour, clocher, minaret, son élan pur, élève !

En trois jets drus, galbés, s'exalte, vers les cieux,
Dans l'admirable éclat d'un sabre qui fulgure,
Un triple but visé par un peuple orgueilleux,
Qui voit, dans ce bel œuvre, un merveilleux augure !

Il est, cet édifice, un symbole réel
De la mise en valeur des ressources du monde !
Il parle d'art nouveau, d'essor industriel,
Et des récoltes d'or, d'une terre féconde !

A la nuit, lorsqu'Alger met ses colliers de feux,
Tout autour de la baie, en cercles magnifiques,
En plein air, un navire, auréolé de vœux,
Apparaît, sublimé, par des rais pacifiques !

Il vogue dans l'éther, il veille, omniprésent !
Il porte haut le cœur du flot qui l'entourne !
Une flamme éternelle éclaire le gisant
Du soldat, qui, sans nom, trouve, ici, sa couronne !

A tous ceux qui sont morts pour l'avenir des leurs,
A tous ceux dont l'effort embellit l'âme humaine,
Est destiné ce temple où s'irisent les pleurs
Dans la lumière éclore au mystique domaine !

VOYAGE DE NUIT SUR LES HAUTS PLATEAUX

Le soleil s'est couché dans une apothéose,
Au sein d'un lac vermeil, ceint d'ivoire poli !
Le grand plateau désert se pare d'ocre rose,
Et court vers l'horizon, sous le ciel bleu pâli !

La route va tout droit, parfois, danse, légère,
Entre les mamelons, d'herbe rase, frangés !
Opaline, paraît la lune messagère,
Au-dessus des flots nus, superbement figés !

L'ombre du soir descend sur la vaste étendue !
La lumière s'éteint sur les denses couleurs ;
La lunaire clarté, largement épandue,
Habille l'univers de sublimes pâleurs !

Lisse, la fleur de nuit, qui dérive sans tige,
Absorbe en son halo, l'espace transparent !
Le chemin, vers les cieus, se fond dans un vertige !
Inaudible, se perd, le chant d'un cœur errant !

Ami, que cet appel, qui, dans les airs, s'élance,
A travers l'éther pur de l'infini lointain,
T'apporte l'absolu, sur l'aile du silence,
Au gré d'un doux sommeil, jusqu'au nouveau matin !

PERDUS DANS LE DESERT

Immobile océan de terre caillouteuse,
Au bord du ciel, s'étend le vaste plateau nu !
De toutes parts, accourt le désert inconnu,
Vers le char égaré sur la route menteuse !

Alentour, l'horizon dessine un cercle uni,
Sans brin d'herbe, sans roc, sans le moindre repère !
O pauvre voyageur, en vain, ton cœur espère :
Il n'est plus qu'un seul point, centre de l'infini !

Pas un seul astre au ciel, sur le sol, point d'ornière,
Aucun sillon tracé pour conduire ton pas !
Tu vas droit devant toi, tu ne progresses pas,
Tu penses, l'âme en pleurs, à ton heure dernière !

Est-il bien indiqué de naviguer sans voir ?
L'uniforme univers n'offre que platitude !
A chaque effort fourni, s'accroît ta lassitude !
Admets l'inanité de ton humain pouvoir !

Pour mieux t'abattre encor, l'ombre se fait plus dense !
Le sable ingrat, sous toi, fuit, ne te porte plus !
De bosse en creux, tu vas ! Mamelons et talus
Bousculent ton esquif, d'une infernale danse !

Aperçois-tu, là-bas, ce petit point brillant ?
Ce n'est pas un reflet ! Ce n'est pas un mirage,
Et pas même une étoile, une lueur d'orage !
Est-ce un phare allumé, qui reste là, veillant ?

Marche vers la lumière, avec persévérance !
Encor, encor, toujours ! Ne quitte pas des yeux
Le feu surgi pour toi, miracle dans les cieux,
Pour te sortir du vide et terminer l'errance !

Au bout de ton élan, se trouve le salut !
La piste se précise et devient certitude :
En ce lieu, va cesser l'affre de solitude !
Arrive au bon chemin, ne t'en éloigne plus !

DANS LE JARDIN DES BUCALYPTUS

Des grands eucalyptus aux grâces ternues,
En cascades, s'épanche au-dessus des bassins,
Dont l'eau claire s'émeut de légers remous,
Et fait jaillir des vagues de murmures !

Un incessant tamour encore l'air de l'eau !
De toutes les couleurs, le peuple des papillons,
Autour de la demeure au soleil pâle,
Au gré des mille bacs réunis en ce lieu !

Le cœur monte en l'espace, s'élevé jusqu'au ciel,
Légitime la splendeur des instants lumineux,
Sur l'invincible fil d'un envol floconneux,
Tourne l'amphe cocon du manège de l'éclair !

Autour des bassins bleus, dans le calme jardin,
L'ombre vient pas à pas, stagne dans les allées !
Un flot rose parcourt les surfaces balisées,
Où retournent les yeux du ciel inextricables !

Des bouquets de rayons, dans les cimes, s'éteignent,
Aux charmes de la nuit, les chemins sont ouverts :
Les oiseaux se sont tus dans les panaches verts,
Où des souffles réveurs, langoureusement peignent !

Au firmament parait l'étoile du berger,
Chère au cœur charmé en un céleste amour haute,
Et qui dit son espoir à la lune qui chante,
Au sein de son troupeau, docilement, léger !

DANS LE JARDIN DES EUCALYPTUS

Des grands eucalyptus aux géantes ramures,
En cascades, s'épanche au-dessus des bassins,
Dont l'eau claire s'émeut de frémissants dessins,
Le feuillage soyeux, palpitant de murmures !

Un incessant ramage encense l'arbre-dieu !
De toutes les couleurs, le peuple ailé scintille,
Autour de la demeure où le soleil pétille,
Au gré des mille becs réunis en ce lieu !

Le chœur monte en fuseau, s'élève jusqu'au faite,
Exalte la splendeur des instants lumineux.
Sur l'invisible fil d'un envol floconneux,
Tourne l'ample cocon du manège de fête !

Autour des buissons bleus, dans le calme jardin,
L'ombre vient pas à pas, stagne dans les allées !
Un flot rose parcourt les surfaces dallées
Qui reflètent les feux du ciel incarnadin !

Des bouquets de rayons, dans les cimes, s'éteignent.
Aux charmes de la nuit, les chemins sont ouverts :
Les oiseaux se sont tus dans les panaches verts,
Que des souffles rêveurs, langoureusement peignent !

Au firmament, paraît l'étoile du berger,
Chère au pâtre charmé qu'un céleste amour hante,
Et qui dit son espoir à la flûte qui chante,
Au sein de son troupeau, dodelinant, léger !

En extase, le parc exhale son mystère :
A grands jets, les parfums, du musc et du jasmin,
Se déversent, grisants, sur le pâle chemin,
Qui, tout là-bas, se perd, aux confins de la terre !

LE JASMIN DU REVE

Un parfum langoureux, dans le bleu de la nuit,
Le long des jardins d'ombre, épand ses doux mystères !
Un souffle étrange court au-dessus de la terre,
Unissant l'humide croix à l'étoile qui fait !

Dans le silence ému, chantent l'écho des fontaines !
Au sein de l'air chargé d'effluves de terrain,
Se distille en secret, dans le creux du chemin,
Un philtre qui transporte aux rives incertaines !

A l'horizon parait le temple de l'été,
Sous le ciel attentif, s'orientent d'amples cheminées,
Où des calices clairs s'ouvrent sur des ramilles,
En exhalant le flot de leur suavité !

Des astres du destin qui veillent sur la grève,
Au-delà de l'azur où chavire le temps,
Où d'infini, se gonfle un mémorable instant,
Descend l'ivresse d'un extase de révol !

LE JASMIN DU REVE

Un parfum langoureux, dans le bleu de la nuit,
Le long des jardins d'ombre, épand son doux mystère !
Un souffle étrange court au-dessus de la terre,
Unissant l'humble cœur à l'étoile qui luit !

Dans le silence ému, chante l'eau des fontaines !
Au sein de l'air chargé d'effluves de jasmin,
Se distille en secret, dans le creux du chemin,
Un philtre qui transporte aux rives incertaines !

A l'âme que ravit le temple de l'été,
Sous le ciel attentif, s'offrent d'amples charmilles,
Où des calices clairs s'ouvrent sur des ramilles,
En exhalant le flot de leur suavité !

Des astres du destin qui voguent sur la grève,
Au-delà de l'abîme où chavire le temps,
Où, d'infini, se gonfle un mémorable instant,
Descend l'ivresse d'or, créatrice de rêve !

L'ENFANT DES JOURS HEUREUX

Les parfums capiteux du musc et du jasmin
Voguent dans l'air bleui des limpides soirées !
Des terrasses, des cours, d'ombre douce, moirées,
Me parvient un appel, au bout de mon chemin !

Près du toit reconnu, joyeuse est l'hirondelle,
Au-dessus du jardin frémissant de secrets,
Qu'elle anime en tous sens, de vertigineux traits,
O compagne d'antan, toujours vive et fidèle !

En bouquets odorants, se balancent les fleurs !
De massif en buisson, court un subtil murmure,
Au gré du souffle éclos à travers la ramure,
Où, dans le soir venu, s'éteignent les couleurs !

Les ombres de la nuit descendent sur la terre !
Au bord du ciel, paraît, l'étoile du berger !
Le sablier du temps, se renverse, léger !
L'enfant des jours heureux, renaît, par pur mystère !

DANS LA PALMERAIE, EN OCTOBRE

L'oasis verte rit sous le bleu pur du ciel :
Le soleil, en éclats, se glisse dans les palmes !
Aux abords, le désert étend son flot de miel
Qui cerne les palmiers, de longues plages calmes !

En octobre, les troncs, de chapiteaux porteurs,
Offrent les « Deglet Nour », dattes, doigts de lumière,
En régimes si lourds, qu'en ces lieux tentateurs,
S'arrête bien souvent la route coutumière !

Orangers, citronniers, se pastillent d'or clair,
A la fin de l'été, dans l'ample palmeraie !
Prunes, figues, raisins, de musc, embaument l'air
Traversé d'étourneaux, qu'aucun piège n'effraie !

Un petit âne noir attend, le pied savant,
Son maître qui parcourt le potager fertile !
Attentif, solennel, il mâchonne en rêvant,
Puis de ses doux naseaux, souffle sur le futile !

Un dôme éblouissant d'idéale blancheur,
Signale un marabout dressé près de la source,
Où l'eau vive prend jour, panache de fraîcheur,
Que domptent les canaux pour diriger sa course !

Or, argent, diamant, ne sont que vil butin,
Comparés au trésor que délivre la terre,
En ruisseaux babilleurs, ou par puits clandestin,
Dont l'onde étincelante est sublime mystère !

L'HOMME DE LA PALMERAIE

Devant le voyageur, ni signes, ni repères !
Où va-t-il, grave, seul, face à l'immensité ?
Vers un blanc marabout, le berceau de ses pères,
Un ange le conduit, dans la félicité !

L'homme devient seigneur, roi de la palmeraie,
Quand surgit l'oasis, au bout de son chemin !
Le sable du désert perd sa pâleur de craie !
L'air apporte un parfum de rose et de jasmin !

Sous le toit sans pareil des grandes palmes vertes,
Un jardin merveilleux prodigue tous les fruits !
Quand, du temple vivant, les portes sont ouvertes,
De l'humain tourbillon, se taisent tous les bruits !

L'Adam de cet Eden a la peau brune et lisse !
Avec ses muscles durs, modelés, fins et longs,
Il est leste, il est prompt ! Souple et fort, il se glisse
A l'assaut des troncs droits, jusqu'aux régimes blonds !

Pour faire les honneurs de son riche domaine,
Il montre les palmiers qu'il prend à bras le corps !
Il parle avec ardeur, explique, se démène !
Il est beau, prince en bleu, dans le faste décor !

V

LE CHER PAYS

LE CHER PAYS

Mon cher pays, je te revois ! Vers toi, j'avance !
Et l'oranger, pur encensoir,
Exhale, encor, dans l'air du soir,
Le doux parfum, si bien connu, de mon enfance !

Un printemps chante, à la clarté :
Mon cœur y boit l'Eternité !

Très cher pays, de tes bois verts, sur les collines,
Et des murs blancs de tes maisons,
De tout le bleu des horizons,
Viennent vers moi, quand tout se tait, des voix câlines !

Un bal retient le clair été :
Mon cœur y boit l'Eternité !

Bean cher pays, voici la baie, avec ses plages,
Avec sa ville en escaliers,
Avec ses parcs, sur les paliers,
Et, s'égrenant au bord des cieux, tous les villages !

Un jardin garde ma cité :
Mon cœur y boit l'Eternité !

Grand cher pays, des sables d'or ourlant la côte,
A l'ample chaîne, aux monts hautains,
Qui barre, au sud, d'autres lointains,
Mon regard court ! De ton Eden, mon âme est l'hôte !

Ivre, s'étend, l'immensité :
Mon cœur y boit l'Eternité !

Mon cher pays, que la demeure environnée,
De tant de fronts, de tant de mains,
De tant de jeux, sur les chemins,
Soit, à jamais, de mon amour, recouronnée !

Ici, le temps s'est arrêté :
Mon cœur y boit l'Eternité !

LE CHER PAYS

Mon cher pays, que la demeure environnée,
De tant de fronts, de tant de mains,
De tant de jeux, sur les chemins,
Soit, à jamais, de mon amour, recouronnée !

Le printemps ébante à la clarté
Mon cœur y boit l'Eternité !

Mon cher pays, que la demeure environnée,
De tant de fronts, de tant de mains,
De tant de jeux, sur les chemins,
Soit, à jamais, de mon amour, recouronnée !

Un bel matin le clair été
Mon cœur y boit l'Eternité !

Mon cher pays, que la demeure environnée,
De tant de fronts, de tant de mains,
De tant de jeux, sur les chemins,
Soit, à jamais, de mon amour, recouronnée !

Un jardin garde nos cœurs
Mon cœur y boit l'Eternité !

Mon cher pays, que la demeure environnée,
De tant de fronts, de tant de mains,
De tant de jeux, sur les chemins,
Soit, à jamais, de mon amour, recouronnée !

LA-BAS
PRIERE A L'HIRONDELLE

Là-bas, tout le bonheur est resté sous des cieux
Que le soleil emplit de clarté généreuse !
Entre les murs très blancs, la vie était heureuse !
A petits pas, dansaient des anges gracieux !

Cet aveu qui jaillit de mon âme fidèle,
Emporte-le, là-bas, ô vibrante hirondelle !

Là-bas, c'était plus beau ! C'était tellement mieux !
L'air baignait, plus limpide, une terre plus blonde !
En toutes les saisons, plus vive, courait l'onde
Où se miraient les fronts, dans un cercle joyeux !

Cet aveu qui jaillit de mon âme fidèle,
Emporte-le, là-bas, ô vibrante hirondelle !

Là-bas, chante l'amour, qui survit aux adieux !
Pourquoi s'en être allé des lumineuses sources,
Avoir interrompu les fraternelles courses,
Et subi, l'on ne sait, quels maux insidieux ?

Cet aveu qui jaillit de mon âme fidèle,
Emporte-le, là-bas, ô vibrante hirondelle !

Là-bas, hors des clochers, l'angélus radieux
Vogue trois fois par jour, dans le bleu de l'espace !
Et, des clairs minarets, le vent léger qui passe,
Enlève un autre appel au son mélodieux !

Cet aveu qui jaillit de mon âme fidèle,
Emporte-le, là-bas, ô vibrante hirondelle !

Là-bas, reflleuriront des cœurs insoucieux !
Charmeur, un souvenir, aux tendres éloquences,
Eveillera le temps des rieuses vacances
Où dorment, du passé, les instants précieux !

Cet aveu qui jaillit de mon âme fidèle,
Emporte-le, là-bas, ô vibrante hirondelle !

LA BAS
PRIÈRE A L'HIRONDELLE

Là-bas, tout le bonheur est resté sous des cieux
Où le soleil empile de chair généreux !
Entre les murs très blancs la vie était heureuse !
A petite pose dansaient des anges gracieux !

Cet aveu qui jaillit de mon âme fidèle,
Emporte-le, là-bas, ô vibrante hirondelle !

Là-bas, c'était plus beau ! C'était tellement mieux !
L'air jaillait, plus fluide, une terre plus blonde !
En toutes les saisons, plus vive, courait l'onde
Où se miraient les fronts, dans un cercle joyeux !

Cet aveu qui jaillit de mon âme fidèle,
Emporte-le, là-bas, ô vibrante hirondelle !

Là-bas, chante l'amour, qui survit aux adieux !
Pouquoi a-t-il été allé des lumineuses courses,
Avoir interrompu les fraternelles courses,
Et soud, l'on ne sait, quels traits insidieux ?

Cet aveu qui jaillit de mon âme fidèle,
Emporte-le, là-bas, ô vibrante hirondelle !

Là-bas, hors des clochers, l'angélique radieux
Voque trois fois par jour, dans le bleu de l'espace !
Et, des chairs mineuses, le vent léger qui passe,
Enlève un autre appel au son mélodieux !

MON CŒUR CHERCHE...

Mon cœur cherche un royaume aux tranquilles maisons
Qui parent de blancheur, une verte colline !
A l'aube, dans les parcs, glisse une ombre opaline,
Entre des chemins bleus, sous d'amples frondaisons !

A midi, la lumière, éclate en floraisons :
L'air chaud, met, sur la lèvre, une saveur saline !
Une gerbe de voix, quand le soleil décline,
Unit, par les sentiers, de pures oraisons !

Dans le soir alangui, palpite la ramure !
Au sein du clair feuillage, un souffle doux murmure,
Et la nuit capte, alors, d'indicibles secrets !

Voici rejaillir l'onde au frémissant mystère,
Où se mire, éclatante, une âme sans regrets !
L'enfant des temps heureux, d'un chant, se désaltère !

LA VILLE BLANCHE

La ville blanche rit, dans la vive clarté
Qui pose des reflets, sur les terrasses nues !
Un flot vivant s'écoule, au long des avenues :
C'est le merveilleux temps des vacances d'été !

Sous les arbres feuillus, dans une ombre fleurie !
Le trottoir, animé, de rythmes bondissants,
Conduit à pas pressés, la foule des passants,
Vers la mer, ou les parcs de la périphérie !

La baie, en bleu foncé, largement s'arrondit,
Au pied des côteaux verts d'un vaste amphithéâtre,
Exposant, par gradins, ses demeures d'albâtre,
Et ses balcons crayeux, que le soleil blondit !

Le port a des bateaux que mire l'eau brillante :
Amples, les boulevards, le bordent par paliers !
Mais, transversalement, d'immenses escaliers
S'inclinent, des hauteurs, vers la cité bruyante !

Oh ! mes gentils marmots ! Je vous rejoins là-bas :
Je veux dégringoler, sauter de marche en marche,
Absorber longuement, l'horizon, sous une arche,
Et, sous le ciel ami, partager vos ébats !

LE BOUQUET DE MIMOSA

Un énorme bouquet de mimosa fleuri,
Dans les bras de l'enfant, s'avance dans la rue !
Le jaune éblouissant de la gerbe apparue,
Affirme que le ciel, en ce jour, a souri !

Les rameaux sont serrés d'une vivante bague :
Entre les petits doigts, prudents avec ferveur,
Qui racontent, si bien, l'émoi d'une faveur,
Des panaches légers, se balance la vague !

La jupe virevolte, et bat, d'un volant clair,
Les bottines de cuir dont le mouvement danse,
Au rythme soutenu d'une vive cadence,
Accordée aux appels nés des souffles de l'air !

Les magnifiques fleurs dérobent le visage,
Et, vaporeusement, subliment les doux traits !
Avec ses grains de poudre et ses plumetis frais,
La houle floconneuse est tout un paysage !

Au terme de la course, enfin, brillent les yeux !
D'un geste spontané, les branches sont offertes !
Et la fillette, alors, tendant ses mains ouvertes,
Exalte, en son regard, la lumière des cieux !

Du fardeau parfumé, la gentille Marie,
Garde, en sa chevelure, un pointillé seyant !
C'est Mimi... Mimosa, lui dit-on, la voyant !
Lui reste le surnom, dans sa douce patrie !

180 SI LOIN, SI PRES...

Si loin, si près, l'enfant, dans le bois d'orangers,
Cherche au sein du silence, entre les feuilles vertes,
A saisir le soleil, de ses deux mains ouvertes,
Où de roses lueurs baguent les doigts légers !

O Chant de la Lumière !

Si loin, si près, l'enfant qu'absorbe tout l'instant,
Dans l'air chaud de l'été, participe avec zèle
Au culte célébré dans l'arbre que cisèle,
En traits fins, la clarté du plein jour éclatant !

O Voix de la Lumière !

Si loin, si près, l'enfant foule un sol adouci,
Par l'ombre suspendue et toute parfumée !
Sa chevelure libre en est toute embaumée,
Et son visage blanc, discrètement roussi !

O Rêve de Lumière !

Si près du ciel encor, dans le jardin profond,
L'enfant que porte l'heure, appartient, sans attache,
A l'univers de paix qu'aucun péché ne tache,
Et son cœur, sans passé, dans un souffle, se fond !

O Temps de la Lumière !

LE TEMPLE DE L'ENFANCE

Le soir, qui s'alanguit, revêt, de voiles bleus,
Les cimes des jardins, les bosquets déjà sombres !
Autour des toits ternis, courent de grandes ombres
Effaçant, sur le sol, tous les tracés sableux !

Le silence de nuit gonfle de grandes toiles
Où stagnent des parfums de rose et de jasmin !
Dansent longtemps, les pas qui suivent le chemin,
Sous le regard lointain des premières étoiles !

Oh ! les libres étés d'un pays généreux
Qui donne, après le jour, une fraîche soirée !
Que revienne le flux de la douce marée
Palpitante en reflets de souvenirs heureux !

Que reste encor ouverte, au temple de l'enfance,
Où s'éploya, jadis, en bouquets, la ferveur,
Une arche inattaquable, ô sublime faveur !
Qui, de l'âme éternelle, assure la défense !

LE TEMPS CONSTANCE

Dans les calmes jardins baignés d'ombres légères,
Erre l'enfant sans chaîne au regard aimanté !
L'heure lente s'écoule au domaine enchanté,
Sur les rais lumineux des routes messagères !

En de libres parcours, flânent les pas menus !
La pause est un envol sur l'aile du silence,
Au sein d'un univers de douce somnolence,
Orné de paix limpide et de rêves ténus !

Pour avoir éprouvé l'absence de durée,
A jamais, l'être élu, garde un goût d'infini !
Le passé, le futur, dans un présent béni,
S'unissent dans l'éclat d'une voûte azurée !

Heureux temps de l'enfance, au parfum d'éternel !
Tout se retrouve là, dans un creuset fidèle,
Où revient puiser l'âme, invisible hirondelle,
Amoureuse, toujours, de son nid maternel !

O pays, perçois-tu le cri de ma constance ?
A toi, je reviendrai, par les chemins appris,
Pour respirer l'air bleu des tout premiers abris,
Pour te faire le don de mon humble existence !

DANS LES JARDINS SECRETS

Pénètre, tendre cœur, dans les jardins moirés,
Pleins d'innombrables fleurs qui parfument la brise !
A petit bruit, la mer, sur les galets, se brise,
En écrivant des mots que la vague a nacrés !

Le sable est tout brillant de lettres qui font signe :
Un regard attentif, bien à loisir, les prend,
Les groupe, les assemble et les met sur un rang,
Pour composer des chants qui vont ligne après ligne !

Auprès des flots sans fin, mènent tous les chemins,
Sous un ciel éclatant de lumière explosive,
Ou le long d'une lande à la douceur oisive !
Et c'est vers l'infini que se tendent les mains !

Loin des êtres aimés, de la terre chérie,
Jadis se sont perdus des pas trop vagabonds !
Mais se retrouveront les jours qui furent bons,
Dans les jardins secrets d'une rive fleurie !

LE PAYS MATERNEL

Quand reverrai-je enfin, la demeure lointaine
Où j'ai laissé mon cœur, à jamais enfoui ?
Dans les pas égarés de ma route incertaine,
Est resté le regret d'un charme évanoui !

La feuille se souvient. L'ombre s'est alourdie
Sur les puissants palmiers qui redisent, très las,
Des histoires d'amour, dans la plainte assourdie
Des palmes divisant le soleil en éclats !

Il me plaît de parler de Jeannine et Suzanne,
Et de mes chères sœurs, dans les ans courageux,
Quand s'enroulait si bien la danse paysanne
Au milieu de la cour, un paradis des jeux !

Les trottoirs bien damés, l'immense place blonde,
Ont dû garder la trace, inscrite au sol sableux,
De cent parcours légers, plus limpides que l'onde,
Au sein du cher village aux grands horizons bleus !

Quand reverrai-je enfin, la demeure lointaine
Où j'ai laissé mon cœur, à jamais enfoui ?
Dans les pas égarés de ma route incertaine,
Est resté le regret d'un charme évanoui !

TOUT LE FEU DE L'AURORE

La mère est employée, au loin, le jour complet,
Mais avant de partir, elle a fait sa lessive :
Avec un bel entrain, sans parole agressive,
Elle a lavé, rincé, tordu, comme il lui plaît !

Ses trois enfants, près d'elle, au seuil qu'un balcon borde,
Ont vu poindre le jour et, l'aurore a, pour eux,
Paré le ciel uni, des tons les plus heureux,
Tandis que claque au vent, le linge sur la corde !

Un des petits s'applique à prendre dans un bac,
Des épingles qu'il passe en riant à sa mère !
Il en est un qui capte une bulle éphémère
Au-dessus de la vasque aux profondeurs de lac !

Un autre parle seul, innocent qui pérore
Et s'efforce à clamer, redire sans façon,
Les règles que contient sa scolaire leçon
Pendant qu'éclate aux cieux, tout le feu de l'aurore !

LE MARCHÉ DE L'ÉTÉ

Les matins de l'été qui sentent le melon,
La pêche, l'abricot, la poire, la tomate,
Ont des ébats brillants sur les trottoirs en long,
Percés de couloirs pleins d'une pénombre mate !

Après que seront bus les parfums exhalés
Par la ruelle vive où, plus chaud, d'heure en heure,
Est venu le soleil, s'ouvrira la demeure
Offrant le frais repos dans les salons dallés !

J'ai cueilli, sur le seuil, au basilic en boule,
Un balsamique effluve à l'agreste vertu !
Quand, sur le gong de fer, l'énorme porte roule,
Au-dehors, le marché, tout doucement s'est tu !

Le panier va livrer les fruits mûris à point,
Qui portent, sous le toit, l'éclat de la lumière !
Il faudra les poser, sur la coupe, avec soin,
Pour ne rien abîmer de leur beauté première !

LE PAYS PERDU

Du beau pays perdu, jaillit entre mes mains,
Le souvenir d'une eau suavement glacée !
Ma lèvre, de son goût, ne s'est jamais lassée,
Mais un jour, se sont clos, les tranquilles chemins !

Lors, mon cœur, exilé sur des routes lointaines,
Attend quelque vaisseau qui voguera, léger,
Pour l'emporter sans bruit, clandestin passager,
Vers la rive si chère où chantent les fontaines !

Il y retrouvera de fidèles maisons,
Recevant, des jardins, l'haleine parfumée !
Il y fera surgir une ombre bien-aimée,
Dans le ballet fleuri des brillantes saisons !

La terre de l'enfance est l'enceinte parfaite
Où la mère attentive ouvre ses bras tendus,
Avec un regard plein de secrets suspendus
Que le temps, par faveur, emporte au plus haut faite !

LE BEAU CHATEAU

Il est un beau château qui regarde la mer,
Du haut d'une colline où chante le pin vert :
Entre les murs très blancs, vibrent des cœurs fidèles,
Et l'azur y retient toutes les hirondelles !

Il est un beau château, sous un brillant pavois,
Qui garde le secret des beaux jours d'autrefois,
Qui renferme à jamais, dans l'eau de ses fontaines,
Un ample écho des voix, maintenant si lointaines !

Il est un beau château, là-bas, dans d'autres temps,
Dans lequel ont fleuri les plus légers instants :
Dans ses ruelles d'ombre et des toits en terrasses,
Il jaillit, sous les pas, d'inoubliables traces !

Il est un beau château, cercle doux de maisons,
Qu'assemble, dans la paix, pour d'humbles oraisons,
Le clocher qui s'élève en des cieus sans défense,
Où sonne l'angélus des rêves de l'enfance !

Il est un beau château, là-bas, dans d'autres lieux,
Qu'habiteront toujours les souvenirs joyeux,
Et qui reste si fort, pour une âme fidèle,
Qu'un jour, il recevra sa plus chère hirondelle !

LE BONHEUR

Le bonheur est resté dans un grand pays clair
Où, du dernier sommeil, dort toute une famille,
Où le moindre chemin, de souvenirs, fourmille,
Où chante un beau passé, sur les souffles de l'air !

J'aime la ville blanche, et son port, et sa grève,
Et ses longs boulevards courant sur les gradins
Qui portent les maisons, parmi de frais jardins,
Pleins d'oiseaux et d'enfants batifolant sans trêve !

Il me plaît de chercher, l'ange des temps heureux,
Qui cueillait les instants, l'âme toujours en fête,
Assemblant les couleurs d'une gerbe parfaite,
Au seuil d'un doux logis, humble mais chaleureux !

Mon bonheur est écrit sur les arbres des bois
Qui parent la cité d'une ceinture verte !
Il court en menus grains, dans une cour ouverte
Où s'éveille l'écho d'inoubliables voix !

J'aime le cher village aux paisibles fontaines,
Irisant la lumière, épandant la fraîcheur,
Mirant le front des murs éclatants de blancheur,
Des demeures de rêve aux façades hautaines !

Il me plaît de mêler l'angélus guilleret,
Du clocher, s'échappant en joyeuse envolée,
Au chant du muezzin, prière modulée,
Semant l'appel de Dieu, hors du fin minaret !

L'AME DU TEMPS PERDU

J'ai trop longtemps pleuré, loin du berceau natal,
Sur les chemins d'exil, coiffés de tristes nues !
Mon cœur fidèle entend d'anciennes voix connues :
Il répond à l'appel, dans un élan total !

Hors des jardins fleuris dans la pure lumière,
Il n'est point de plaisir, il n'est point de raison !
Le bonheur est resté dans l'unique maison,
Qui garde, sous son toit, l'innocence première !

A toi, je reviendrai, pays des jours heureux :
Tu m'ouvriras en grand, les routes enchantées,
De tant de souvenirs, encor toutes hantées,
Sous un ciel éclatant de rayons chaleureux !

Que vogue le bateau, sur une mer calmée,
Vers la rive où renaît un familier destin !
La ville blanche rit, dans le bleu du matin :
Que coure mon pas vif vers la demeure aimée !

Le jasmin se sublime en effluves grisants !
Oh ! message d'espoir, dans la cour enivrée !
L'âme du temps perdu, se trouve délivrée,
Sur le seuil qui prodigue, à nouveau, ses présents !

UN GOUT PUR DE BONHEUR

O bienheureux séjour ! Sublimes horizons !
Mon âme vogue encor sur la côte sauvage,
Où les bois de pins verts, à l'assaut du rivage,
Mirent, dans le flot bleu, leurs denses floraisons !

La route, sur le bord, suit la corniche blonde,
Avance, tourne, stagne, entre les arbres droits,
Sous un dais de feuillage, et, par balcons étroits,
Se plaît à ciseler les golfes clairs de l'onde !

Au ciel, encor, se lit, le rêve, ici, vécu,
Sur un vaisseau d'azur que caressait la brise !
Un lancinant regret, dans mon cœur qui se brise,
Atteste que l'amour est toujours invaincu !

L'air est resté vibrant des vives envolées,
Les dimanches de fête, et les calmes jeudis,
Par les chemins offerts, aux cent parcours hardis,
Palpitants d'un plaisir, bu par grandes bolées !

Pour ces jours merveilleux, Béni soit le Seigneur !
Des matins et des soirs, des temps de l'allégresse,
Nn doux parfum persiste, un charme de tendresse,
Un privilège unique, un goût pur de bonheur !

DANS L'HEUREUX TEMPS...

Dans l'heureux temps, tu fus, si près, si près de moi,
Que mon cœur, à jamais, refuse ton absence !
Il demeure toujours, en proie au fol émoi,
De l'instant qui nous vit, refaire connaissance !

Ah ! que les cieus ouverts ne se referment pas,
Sur les beaux souvenirs d'une belle envolée !
Que la route, au soleil, confonde encor les pas,
Des êtres reconnus, pour une course ailée !

Dans l'heureux temps, de toi, je fus, si près, si près,
Qu'en moi, sont ciselés, les traits de ton visage !
Et quand vogua ma nef, ses fidèles agrès,
Dessinèrent toujours, le même paysage !

Oh ! béni soit le ciel, pour les doux liens créés,
Dont n'eurent pas raison, l'exil et le silence !
A présent, nos souhaits, peuvent être agréés :
De nos destins unis, le même appel s'élançe !

Pour d'heureux temps, marchons, sur le même chemin !
Levons nos fronts qu'anime une même pensée !
Allons, sans plus attendre, et la main dans la main,
Ensemble, reprenons, l'oraison commencée !

LE PARADIS

O ma mère chérie ! O tous mes disparus !
Je vous retrouverai sous le ciel de l'enfance,
Au pays bien-aimé, libéré de l'offense !
Et les cœurs chanteront pour des bonheurs accrus !

Dieu qui sait les secrets du plus profond de l'âme,
Aura des paradis, sans obscurs lendemains,
Mêlant les pas connus, dans les mêmes chemins,
Sur lesquels, ne s'arrête aucune ombre de blâme !

Oui, les meilleurs instants reflleuriront un jour,
Libérant le parfum des temps de l'innocence !
A l'abri du vent froid, du tourment de l'absence,
Ils s'épanouiront dans un élan d'amour !

Tous les êtres aimés, qu'effleure de son aile,
Un Ange de lumière, attendent, près des cieux !
Bientôt, pour le Revoir, s'ouvriront tous les yeux,
Dessillés par l'éclat d'une joie éternelle !

O ma mère chérie ! O tous mes disparus !
S'il est un Paradis, c'est le ciel de l'Enfance,
Illuminé de rêve, ignorant toute offense,
Où le shumles bonheurs, sans cesse, sont accrus !

LE PARADIS
LE BONHEUR DE L'ENFANT

Au-dessus des jardins,
Figés dans la torpeur,

Le temps s'est arrêté,
Sur l'aile du silence !
O douce somnolence !

Un goût d'éternité
Se distile en vapeur,
Sur les murs citadins !

Dans le quartier tranquille,
Erre un cœur en vacance
En proie aux nostalgies
Des jours qui ne sont plus !

O bonheurs révolus !
Dans les cours assagies,
Joue, avec éloquence,
Un charme de la ville !

En ces lieux éblouis,
De soleil et d'azur,
D'un cher parfum de fleur,
Voici ma coupe pleine !
Une sublime haleine,
Au pouvoir enjôleur,
Eveille l'écho sûr
Des chants évanouis !

Sur l'aile du silence,
Arrive de la grève,
Un grand flot d'harmonie :
Clavecins, cors, hautbois,
Restituant les voix,
De l'enfance bénie,
Eclose dans un rêve,
O douce somnolence !

AFIN QUE TOUT L'AMOUR

Les jardins retrouvés du beau pays natal
Gardent la chaleur intacte des matins de l'enfance !
Au sein d'un clair présent, le doux passé s'avance,
Et le temps s'éclaircit, sans nul doute total !

Sur le parcours connu, la même lumière,
Éveille, pas à pas, des murmures de voix,
Dont l'écho s'amarille et parle d'autrefois !
O mémoire du cœur, source jamais tarie !

Sous les arbres du parc au demi-jour roseux,
Se poursuit à jamais l'ancienne promenade !
Entre les doigts, palpite une fleur de grenade :
Elle paraît fade, au front pur et joyeux !

Où le goût du bonheur, sur l'idéal grave !
Une présence chère anime le chemin,
Que baigne de son flot, le parfum du jasmin !
Voici que se renoue, au fil de l'heure, un rêve !

Indétritable est l'or des premiers ans vécus !
Échelles sont les lieux que la jeunesse impregne :
Afin que tout l'amour, sur toutes choses, règne,
Une aile porte au ciel, les espoirs favoris !

Sur l'aile au silence,
Arrive de la grève,
Un grand flot d'harmonie :
Claviers, cors, hautbois,
Restituant les voix,
De l'enfance bérnie,
Ecluse dans un rêve,
O douce somnolence !

AFIN QUE TOUT L'AMOUR...

Les jardins retrouvés du beau pays natal,
Gardent le charme intact des matins de l'enfance !
Au sein d'un clair présent, le doux passé s'avance,
Et le temps s'élargit, vrai, sublimé, total !

Sur le parcours connu, la même flânerie,
Eveille, pas à pas, des murmures de voix,
Dont l'écho s'amplifie et parle d'autrefois !
O mémoire du cœur, source jamais tarie !

Sous les arbres du parc au demi-jour soyeux,
Se poursuit à loisir, l'ancienne promenade !
Entre les doigts, palpite une fleur de grenade :
Elle parait, jadis, un front pur et joyeux !

Oh ! le goût du bonheur, sur l'idéale grève !
Une présence chère anime le chemin,
Que baigne, de son flot, le parfum du jasmin !
Voici que se renoue, au fil de l'heure, un rêve !

Inaltérable est l'or des premiers ans vécus !
Fidèles sont les lieux que la jeunesse imprègne :
Afin que tout l'Amour, sur toutes choses, règne,
Une aile porte au ciel, les espoirs invaincus !

LE SOIR, APRES L'ECOLE

Il faisait bon chez nous, le soir, après l'école :
A la porte vitrée, entre de blancs rideaux,
Paraissait le doux front, sous de lisses bandeaux,
De la mère accueillant la vive caracole !

Il fallait peu de temps pour monter le perron
Jusqu'aux bras grands ouverts, pour s'asseoir à la table
Exposant, pour nous plaire, un goûter confortable,
Où nous nous retrouvions, tranquilles, bien en rond !

Puis, c'étaient les devoirs sous la lampe allumée,
Les leçons qu'on récite à claironnante voix,
Les hauts faits racontés sous un brillant pavois,
Tous propos plus légers qu'une frêle fumée !

La mère n'est plus là ! Mes sœurs, oh ! dites-moi
Si vous vous souvenez de ces calmes soirées !
Les heures de candeur, de tendresse, moirées,
Pour moi, toujours seront, source du même émoi !

Quand venait le printemps que la glycine enlace,
Alors que s'étiraient les jours de la saison,
Dans la cour large offerte autour de la maison,
Les grands jeux de plein air prenaient toute la place !

En ces temps de faveur, oh ! comme il était bon,
D'être simplement là, dans la paisible aisance,
A l'abri du logis qu'ornait une présence !
O l'Amour Maternel, inoubliable don !

LE SOUVENIR D'ÉTÉ

Pour étancher ma soif, l'eau se verse à grand flot,
Dans le verre où le givre éteint la transparence !
A l'heure du repas, dans le logis bien clos,
Le couvert, sur la table, a superbe apparence !

Au-dehors, le ciel brûle, éblouit les maisons !
Sous les feux de midi, les routes sublimées,
Courent vers l'infini des vides horizons,
Mais sur ombre et fraîcheur, les cours restent fermées !

O mère, qui dira le bien-être établi
Dans la claire demeure où règne le silence,
Où je ne peux souffrir, jamais, du moindre oubli,
Car ton cœur attentif, toujours vers moi, s'élançe !

Après la longue sieste aux tranquilles instants,
Les stores vont s'ouvrir sur un azur plus dense !
Alertes, vont bondir les bruits réconfortants :
La vie enfourchera sa normale cadence !

A nous, la promenade et les parcours heureux !
J'ai mon bras sous le tien, dans une vaste aisance !
Au bord des murs fleuris par des jardins ombreux,
Nos pas, sur le chemin, clament notre présence !

LA ROUTE

La route qui s'en vient, court vers la plaine unie !
Arrivant de là-bas, du bout de l'horizon,
Elle flâne en voyant le toit de la maison,
Pour offrir en faveur une étape bénie !

Des enfants, posés là, par un heureux destin,
L'ombre des amandiers, tout au long de l'allée,
Garde le souvenir, en une voix mêlée,
De rires jaillissants, le soir et le matin !

La vie, ici, s'arrête et reste suspendue
A ces chants et ces jeux que gonfle l'infini,
A cet espace clair que nul mal n'a terni,
Plein d'une dense paix, jusqu'au ciel, étendue !

La route passe là, sans l'ombre d'un souci,
Et s'attarde, amicale, en bordant le domaine
Où, cousines, cousins, qu'un bon vieux car amène,
Aiment se réunir, sous un ciel adouci !

En deçà, rien ne fut ; au-delà, rien n'attire !
Existe cette bande entre deux points connus,
Ce facile ruban, sous de légers pieds nus,
Captant le cher refrain, pour toujours le redire !

Il n'est que ce plaisir, éclos dans les instants,
Ce goût de vivre, entier, qui naît de l'heure lisse !
Il n'est plus ni passé, ni futur : une eau glisse
Et prodigue aux amis de gais propos tintants !

La plage de l'enfance, à rien, n'est asservie !
Dans l'histoire, elle flotte, à l'abri des embruns,
Du vent, de la tempête et des nuages bruns !
Le rêve y prend sa source à l'aube de la vie !

A mes cousins

LA ROUTE

La route qui s'en vient, court vers la plaine amie !
Arrivant de là-bas, du bout de l'horizon,
Elle passe en voyant le toit de la maison,
Pour offrir en faveur une étape béate !

Des enfants posés là, par un heureux destin,
L'ombre des amandiers, tout au long de l'allée,
Garde le souvenir, en une voix mêlée,
De rires jaillissants, le soir et le matin !

La vie, ici, s'arrête et reste suspendue
À ces chants et ces jeux que souffle l'airain,
À cet espace clair que nul jour n'a terni,
Plain d'une douce paix, jusqu'au ciel, étendue !

La route passe là, sans l'ombre d'un souci,
Et s'attarde, amicale, en portant le domaine,
Où cousins, cousins, qu'un bon vieux car amène,
Aiment se réunir, sous un ciel adouci !

En deçà, rien ne fut ; au-delà, rien n'attire !
Existe cette bande entre deux points connus,
Ce facile rhyton, sous de légers pieds nus,
Capant le char, certain, pour toujours le redire !

Il n'est que ce plaisir, écloz dans les instants,
Ce goût de vivre, entier, qui naît de l'heure liée !
Il n'est plus ni passé, ni futur ; une eau glisse
Et prodigue aux amis de gais propos laints !

MERIDIENNE
(Ballade)

A MYRIEM ET MYRIAM,
A MIREILLE ET MARIE

Myriem, ou bien Myriam, ou simplement Marie,
Est-il plus doux prénom, pour un enfant de Dieu ?
Myriam en Israël, Myriem en Algérie,
Il possède un pouvoir musical en tout lieu !

Jésus, fils de Marie, a chassé la tristesse,
Et tracé, sur la terre, un sublime chemin !
La France eut sa Marie, une humble poétesse,
A qui fut donné l'art d'aimer l'amour humain !

Du pays juif, quand donc, survins-tu dans ma vie,
Chère et sûre Myriam, compagne de mes jeux ?
Nos fronts se sont penchés, sur la route suivie,
Pour un même labeur, hors des doutes fangeux !

Hélas ! Myriam s'en fut vers d'autres destinées !
Plus tard, surgit Mireille, au seuil d'un mas fleuri :
Que dire des chansons, follement fredonnées,
Sous un ciel où l'espoir ne s'est jamais tari ?

J'ai maintenant, Myriem, ma belle Algérienne,
Une petite fille au joli teint de fleur !
Avec beaucoup d'éclat, de grâce aérienne,
Elle boit l'univers d'un regard enjôleur !

Myriem ou bien Myriam, ou simplement Marie,
Est-il plus doux prénom pour éclairer les yeux ?
C'est un ruisseau qui chante à travers la prairie,
Pour saisir, en buissons, la lumière des cieux !

MERIDIENNE

(Ballade)

La cigale ivre de chaleur,
Bat follement de sa crécelle !
Au bord du ciel, une pâleur,
Efface un rêve qui chancelle !
Eblouissante est la nacelle,
Au-dessus des jardins muets !
Dans la lumière qui ruisselle,
Ont chaviré tous mes souhaits !

Dans un subtil parfum de fleur,
Se dissout l'âme universelle !
Où donc conduit cet enjôleur,
Dont le pouvoir, charme, ensorcelle ?
Au gré de l'air, danse, étincelle,
Un entrelac de menuets !
Dans le bassin qui se morcelle,
Ont chaviré tous mes souhaits !

Le soleil sèche un dernier pleur :
Que reste-t-il dans l'escarcelle ?
Ah ! retiendrais-je, oiseau frôleur,
De ton plumage, une parcelle ?
Emmène-moi, fine sarcelle,
Au sein de l'onde aux sons fluets :
Dans une infime balancelle,
Ont chaviré tous mes souhaits !

Sommeil, que midi, d'or, ocelle,
Eteins le bruit des vains rouets !
Sur un coursier, sans bât ni selle,
Ont chaviré tous mes souhaits !

LES CHEMINS PARCOURUS

Les chemins parcourus retiennent les couleurs
Des bouquets frémissant aux brises passagères !
Avec de clairs échos, des musiques légères,
Au plus secret de l'âme, ils font sourdre les pleurs !

Les chemins parcourus sur d'anciens lendemains,
Du bout des horizons, reviennent, se rapprochent !
Ils parlent de l'oubli, qu'ils regrettent, reprochent !
Oh ! le spas retrouvés ! le geste heureux des mains !

Les chemins parcourus chantent plus haut, la nuit :
Voici réapparaître, en gerbes gaspillées,
Du bonheur éclatant, les fleurs éparpillées
Qu'empêcha de cueillir un prince au bras qui nuit !

Les chemins parcourus marchent contre le temps !
Le rêve les emplit d'une éternelle course,
Alimenté sans fin par une même source
Où la vie illumine, un à un, les instants !

C'EST UN PAYS DE CŒURS FIDELES

(El-Biar. 1984)

Là-bas m'attend le cher village,
Où, du clocher, vers l'horizon,
S'envole encor une oraison :
J'entends mon pas sur le dallage.

Au jardin clair, vibrent des voix,
Toujours les mêmes, denses, drues !
Un appel fuse au long des rues,
A la recherche d'autrefois !

J'irai revoir la grande place,
Où sur un banc, venait s'asseoir,
Lorsque venait l'ombre du soir,
Pour y rêver, ma mère lasse !

Amis, venez ! Courez, mes sœurs !
Au même ciel, le soleil brille !
Une école ouvre, en grand, sa grille,
Aux gais bambins envahisseurs !

Du minaret qui s'opalise,
Au feu de l'astre du berger,
Le chant s'unit, serein, léger,
Aux sons de bronze de l'église !

Ici se trouve un toit béni,
Où, par heureuse connivence,
Encor intacte est ma chevance,
Elargie aux champs d'infini !

La cour est pleine d'hirondelles !
Une fontaine y parle à Dieu !
Cher à mon âme est ce doux lieu :
C'est un pays de cœurs fidèles !

ACHARD D'IMPRIERIE
201 LES BARRÉS
DE L'IMPRIERIE S.E.C.
13 RUE DE LA
CHATILLON-BOURBONNEUX

Dépot légal : avril 1986
N° d'impression : 1331

C'est un pays de cœurs fidèles !
Cher à mon âme est ce doux lieu ;
Une fontaine y parle à Dieu !
La cour est pleine d'irondelles

**ACHEVÉ D'IMPRIMER
SUR LES PRESSES
DE L'IMPRIMERIE S.E.G.
33, RUE BÉRANGER
CHATILLON-SOUS-BAGNEUX**

Dépôt légal : avril 1986
Numéro d'impression : 3351



Lucienne Vincent, retraitée de l'Education Nationale, est née en 1923, en Algérie où s'est déroulée une grande partie de sa carrière.

Lucienne Vincent n'est pas venue à la poésie, au moment de la retraite seulement : certains de ses poèmes datent de l'adolescence.

Sociétaire de la Société des Poètes Français, de l'Académie des Poètes Classiques de France, de l'Académie Ferdinand Fabre, membre de nom-

breuses autres sociétés de poésie (Société des poètes et artistes de France — Atrium — Association des Amis d'Avon...), Lucienne Vincent a obtenu de nombreux prix (Premier Prix de Poésie Classique à la SPAF en 1975 — deux fois le Premier Prix de l'Atrium à Marseille...). Plusieurs de ses poèmes ont été choisis pour des anthologies.

Son recueil « d'Algérie » est consacré à son pays natal, qu'elle continue à aimer et où elle effectue de nombreux séjours.

Dans le recueil de Lucienne Vincent, il n'y a pas que l'Algérie d'« avant », celle de l'enfance et de la jeunesse. Il y a aussi l'Algérie d'aujourd'hui, l'Algérie des villes neuves et des grandes réalisations, Alger, son mémorial, le désert, sa ceinture verte, et surtout ce peuple jeune, amoureux de la vie, fraternel, accueillant !

Lucienne Vincent pénètre dans l'intimité des familles, admire l'heureux mariage de la vie nouvelle avec les rites ancestraux, les traditions. Elle assiste à la « Fabrication du couscous familial », au « Départ pour La Mecque », participe aux mariages, aux baptêmes, et ceci, grâce aux amis qui la considèrent comme des leurs.

Convaincante, Lucienne Vincent l'est ! Elle invite à connaître ou... retrouver le beau pays d'Algérie.

D'autres recueils sont en préparation, l'un, très important, sur La Provence, d'autres sur ses enfants, sur ses « visions du monde ».

Photo de couverture : Palmeraie de Sidi Khaled d'Etienne Dinet (collection privée Benchizou).

ISBN 2-86600-250-4

EDITIONS PUBLISUD

15. rue des Cinq-diamants - 75013 PARIS

Prix 92 F T.T.C.